35¢

CITÉ LIBRE

XIe année, No 26 AVRIL 1960 NOUVELLE SÉRIE

UN MOYEN SATELLITE

Par René Levesque

(lire en page 11)

●

Diefenbaker monte en ballon

(lire en page 15 l'article de Pierre-E. Trudeau)



SOMMAIRE



Sommaire

La maquette typographique est de Gilles Robert

Revue mensuelle
XIe année, No 26
Avril 1960

Comité de rédaction

Directeur:
Gérard Pelletier

Directeurs-adjoints:
Jean-Charles Falardeau
Pierre-Elliott Trudeau

Secrétaire de la rédaction:
Jacques Hébert

●

Imprimé à Montréal par
l'Imprimerie Judiciaire Enrg.

Autorisé comme envoi postal
de deuxième classe
Ministère des Postes
Ottawa

Rédaction et administration:
1130 est, rue Lagauchetière
Montréal 24 — LA 3-1182

Service des abonnements
Périodica Inc.
5090, ave Papineau
Montréal 34 — LA 6-3361

Abonnement annuel: $3.50
Abonnement de soutien: $10

Vente au numéro:
Agence de Distribution Populaire
1130 est, rue Lagauchetière
Montréal 24 — LA 3-1182

CITÉ LIBRE
NOUVELLE SÉRIE

A qui appartient Cité Libre?

Dans sa livraison de février 1951, soit dans la deuxième année de son existence, *Cité libre* répondait à cette question de la façon suivante: "Personne ne possède la revue. Tiré à 500 exemplaires, le premier numéro nous coûtait 250 dollars. Les dix collaborateurs réguliers ont misé chacun 25 dollars et sont rentrés dans leurs fonds en distribuant chacun cinquante exemplaires à 50 cents pièce. Les administrateurs de carrière souriront; nous sourions aussi."

Pour marquer son dixième anniversaire *Cité libre* s'est réorganisée. Non contente de faire peau neuve dans sa présentation, la revue adopte un nouveau rythme de parution. Elle devient mensuelle. Au plan administratif, elle devient une coopérative d'éditions en bonne et due forme, qui comprend déjà — et les portes n'en sont pas fermées — une cinquantaine de membres.

Ces cinquante membres, actionnaires de la coopérative, sont donc les propriétaires de la revue. Réunis en assemblée générale annuelle, ils élisent un conseil d'administration qui, à son tour, choisit le directeur de la revue. Tous les abonnés sont reconnus comme membres auxiliaires de la coopérative et invités à l'assemblée générale qui a lieu en octobre autant que possible.

Le conseil d'administration, élu lors de l'assemblée générale du 19 janvier 1960, est formé des personnes suivantes:

PRÉSIDENT :
Jean Dostaler

VICE-PRÉSIDENT :
James Hodgson

SECRÉTAIRE :
Claude Longpré

TRÉSORIER :
Yves-Aubert Côté

DIRECTEURS :
Benoit Baril
Jacques Hébert
Edgar Lespérance
Gérard Pelletier
Pierre-E. Trudeau

COMITÉ DE SURVEILLANCE :
Jeanne Lapointe
Jean Marchand
J.-Z.-Léon Patenaude

ARCHIVISTE :
Pierre Tanguay

VÉRIFICATEUR :
Bernard Dubé, C.A.



Le sens du devenir

Gérard Pelletier

UN correspondant, vieux camarade des toutes premières heures de *Cité libre* et co-fondateur de la revue, nous adresse une lettre brève qui tient toute entière dans le passage suivant:

"Le mérite de *Cité libre*, écrit Guy Cormier, a été de présenter des choses une vue qui n'était pas invariablement glorieuse mais qui avait l'avantage de correspondre à la réalité. *Cité libre* a fait la guerre à l'illusion.

"Je m'excuse d'en parler au passé; je pense que ce rôle est terminé. Ceux qui avaient à être instruits ont été instruits, qu'ils l'aient été davantage par les événements que par les écrits importe fort peu ici. L'optimisme officiel a fait son temps, il ne renaîtra pas.

"Il y a peut-être pour la revue un rôle nouveau. Nous serons fixés là-dessus dans peu de temps."

• • •

Je pourrais bien chicaner un peu notre correspondant sur le chapitre des illusions et affirmer que c'en est une de croire révolue l'ère de l'optimisme officiel. Concédons toutefois que cet optimisme est sérieusement ébranlé, qu'on peut désormais soumettre à la critique notre idéologie traditionnelle sans passer pour traître. C'est cette liberté, au fond, qu'il importait de conquérir; il n'est pas faux de dire que si nous avons soin de l'exercer désormais, l'optimisme officiel a peu de chance de renaître et tendra à disparaître complètement.

Je ne suis pas certain toutefois que la disparition d'une revue d'opinions (elles sont si peu nombreuses chez nous) aiderait à fortifier cette liberté encore jeune. Les droits qu'on n'exerce pas, on les perd bientôt. Et les tenants d'un certain franc-parler ne sont pas légion!

Imaginons pourtant, ce qui n'est pas difficile, que l'effort de *Cité libre* est négligeable dans ce secteur de la lutte. N'est-il pas évident que d'autres besognes urgentes souffrent délai, autour de nous, sur tout les chantiers de l'esprit? Comment douter un seul instant qu'il reste un rôle à jouer pour une revue libre et un tant soit peu vigoureuse?

INVESTIR À FAUX

Ce dont Guy Cormier, peut-être, est moins assuré, c'est de notre aptitude à jouer la prochaine manche de la partie commencée en 1950. Il se demande si nous avons les moyens de l'action qui s'impose. Il craint que nous ne soyons en train d'investir à faux des énergies précieuses dans une entreprise que nous ne pourrions pas mener à bien. Nous le craignons aussi, est-il besoin de le dire? Avant de relancer *Cité libre*, en janvier dernier, nous nous sommes posé à nous-mêmes toutes ces questions et quelques autres. Mais quelle était l'alternative? L'inaction. La décision de ne rien faire, de mettre un point final à l'aventure *Cité libre*. Nous avons cru qu'il valait mieux poursuivre, prendre le risque une fois de plus, préjuger de notre aptitude à mener une action utile et nous mettre à la besogne sans tergiverser. Pour être "fixés dans peu de temps" sur la possibilité de jouer un rôle nouveau, existait-il un autre moyen que d'attaquer la tâche? On ne se trompe jamais, il me semble, dans le contexte où nous vivons, en préférant le risque à la prudence excessive et le mouvement, fût-il improvisé, au piétinement sur place le plus réfléchi! Le danger vraiment grave, la tentation première et subtile, le facteur par excellence de démoralisation, c'est l'immobilisme où menace de nous engluer chaque temps faible de notre évolution.

Pourquoi tenir à faire une revue pour un public qui ne lit guère, au milieu de moyens massifs de diffusion mille fois plus puissants? Parce que la revue fait peser des exigences et permet une liberté qui n'existent pas ailleurs. Ecrire pour une revue est un acte de haute conscience, si l'on a soin de s'interdire toute routine et de faire à la vanité la plus maigre part possible. L'occasion de réfléchir, de tracer avec précision l'axe d'une action spirituelle, nous est-elle donnée si fréquemment que nous puissions sans scrupule la refuser quand elle se présente? Or chaque livraison de la revue, chaque fin de mois qui nous replace devant la page blanche exige de nous cette réflexion sur nos raisons profondes, raisons d'être et raisons d'agir.

POUR OÙ ALLER?

Choisir le mouvement mais pour où aller? Qu'on me permette une formule brève: au-devant de l'avenir. Je me fais fort de prédire que nous ne trouverons pas sur cette route un grand concours de peuple! Il est facile en effet de montrer que notre milieu, abandonné à lui-même, s'attarde trop volontiers dans un passé immédiat, sans profondeur ou tourne en rond dans un présent sans issue.

Que notre politique manque de vision c'est l'évidence. Elle trottine à la petite semaine, incapable de jamais rejoindre les nécessités du présent le plus actuel. Y a-t-on songé? Chaque génération d'écoliers nous surprend dotés d'écoles trop exiguës, comme si les autorités scolaires étaient impuissantes à prévoir cette évolution prévisible entre toutes: la croissance des petits d'hommes, une fois qu'ils sont nés! Or nous avançons dans un siècle qui va multiplier sous nos pas les défis...

Au niveau des techniques, nous courons après un continent qui ne cesse d'accuser sur nous son avance. Au plan de la pensée, nous passons trop de temps à chérir des trésors que nous ne possédons du reste qu'à moitié (v.g. la culture française) et trop peu à en acquérir de nouveaux. Les fenêtres sont désormais ouvertes sur le monde qui nous entoure. Nous commençons à l'apercevoir, mais il faut prendre garde que ce monde ne s'arrête pas pour nous laisser le regarder à loisir. Il marche!

Et c'est en matière religieuse, peut-être, que la tentation de l'immobilisme est pour nous la plus forte et la plus sournoisement dangereuse. Il est trop facile de croire que le chrétien peut vivre dans l'éternel et oublier le temps qui bouge. Mais ceux qui ne s'aveuglent pas savent que des chrétientés sont mortes pour n'avoir pas été présentes aux changements qui s'opéraient en elles. Nous savons déjà que nos enfants ne seront pas chrétiens si nous ne leur léguons pas une pensée vivante, capable d'intégrer les réalités nouvelles au monde qui sera le leur. Mais qu'avons-nous fait pour élaborer cette pensée, voire pour l'accueillir seulement, quand elle nous arrivait d'ailleurs?

Je respecte ceux qui ont opté pour le silence fécond. Comment ne pas souhaiter que parmi nous, de plus en plus nombreux, des hommes armés pour l'exploration scientifique ou philosophique de notre destin, choisissent de travailler dans l'ombre à la méditation d'une oeuvre?

Mais la pensée s'élabore aussi dans l'action et ceux-là surtout qui ont choisi d'agir auraient mauvaise grâce de l'oublier.

URGENT!

Il est urgent que nous acquérions le sens du devenir, nous qui concevons la vie, depuis si longtemps, en termes de défense et de conservation.

Loin de moi la pensée que *Cité libre* se proclame mandatée pour accomplir seule cette révolution. Mais elle ne peut refuser d'en assumer sa part. Résolument, nous braquons les yeux sur ce qui vient. Nous regardons en avant. Nous tentons de voir plus loin, non certes par je ne sais quelle prétention à la prophétie: ce n'est pas notre rayon. Nos moyens sont plus simples: il s'agit de dissiper les brouillards, de chasser les peurs paniques et les confusions malsaines.

Puis, une fois l'air rendu à sa transparence, garder les yeux ouverts avec entêtement.

Le journaliste et l'intérieure occupation

Jean Le Moyne

N.D.L.R. Des journalistes de Montréal s'étant réunis dans les Laurentides pour réfléchir ensemble sur le sens de leur profession, dans la perspective chrétienne, ils avaient demandé à Jean Le Moyne un propos préliminaire.

Voici donc les réflexions d'un homme "que le métier de journaliste ne lâche pas" bien que lui-même l'ait quitté depuis quelques années. On comprendra, dès les premières pages, que la pensée traduite par ce texte inédit déborde de toutes parts les cadres d'une profession donnée, qu'elle éclaire avec une singulière intensité "l'intérieure occupation" de tous les chrétiens, quel que soit leur métier.

DEUX versets du psaume 132 me semblent admirablement exprimer et mes sentiments et le sens de notre assemblée. Les voici:

Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble.

C'est comme l'huile parfumée qui, répandue sur la tête, descend sur la barbe, sur la barbe d'Aaron, et coule sur le bord de son vêtement.

La douceur d'être ensemble provient de ce que, nous étant réunis dans l'esprit du Christ, le Christ lui-même est parmi nous selon sa promesse pour que nous nous aimions très particulièrement. L'huile répandue sur la tête du prêtre Aaron devient l'onction du sacerdoce de chacun, car les chrétiens sont un peuple de prêtres, de vrais prêtres, c'est-à-dire d'hommes voués à Dieu et chargés de vouer à la sainteté de Dieu toutes choses qui tombent sous leur vue et sous leurs prises; coulant sur la barbe d'Aaron, l'huile sacerdotale est, dans l'expérience de la vie, intention et genre de sagesse communicative; enfin, quand elle atteint le vêtement, elle vient imprégner le quotidien, la fonction, le métier, le rôle propre de chacun parmi les hommes.

Considérons la tache de cette huile sur notre vêtement, sur notre agissement de tous les jours: tant que nous sommes fidèles à notre vocation chrétienne — serait-ce au réduit le plus abject de l'espérance — rien ne peut l'effacer, cette tache, et le Diable lui-même n'en vient pas à bout; elle est une conscience à jamais éveillée, un souci permanent de quelque chose d'autre dans la texture du monde; elle est une transparence qui permet de voir à travers le réel un au-delà de réalité supérieure. Mais cet au-delà n'est pas là, derrière, pour nier l'actualité savoureuse dont nous subsistons; il est la dimension divine en laquelle le présent tout entier se dilate en vue d'une assomption éternelle. La foi nous révèle l'au-delà comme le véritable milieu de l'actualité cosmique et terrestre, et l'humble tache d'huile sur notre pauvre vêtement provient de la foi. Or la foi est essentiellement sacerdotale, car discernant Dieu en toutes choses elle lui rend tout du même coup par une oblation qui lui est certainement agréable, puisque lui, le Créateur, l'offre en perfection par son Verbe à travers nous.

Aucun être, aucune activité n'est en dehors de la portée sacerdotale du chrétien ou, ce qui revient au même, de l'étendue de sa bénédiction. C'est pourquoi il est normal de nous voir réunis ici comme les prêtres de notre propre affaire, à savoir la profession de donneur et d'éclaireur de nouvelles, si suspecte aux yeux des profanes, si souvent décriée par ses initiés. En cherchant à placer cette profession dans une perspective chrétienne, en cherchant à définir son sens chrétien, que voulons-nous, sinon la bénir, la déclarer bonne en son essence et en son usage, la confirmer en plein accord avec l'intimité de notre foi, afin de la loger avec amour et respect dans l'offrande universelle?

JE DIS NOUS...

Je dis "nous" et, bien que j'aie quitté le métier, je continuerai à employer ce "nous" fraternel, parce que le métier ne me lâche pas, parce que je sais maintenant qu'il ne me lâchera jamais et que je me sentirai toujours l'un de vous. Il m'a trop appris, il m'a trop pris, pour ne pas avoir imprimé à mon esprit une certaine tournure, une certaine manière de fonctionner, acquisition aussi définitive qu'un caractère biologique. Cette acquisition, c'est une attention à l'immédiat.

Pourtant, c'est à cause de cela même qu'il m'arrivait de prendre le métier en haine et de voir en lui l'ennemi du silence, de la réflexion et de la contemplation, de le considérer comme l'adversaire de tout recueillement, l'empêcheur de toute dégustation spirituelle, et, de toute profondeur, le combleur à la petite journée.

En effet, le journaliste est l'homme de l'immédiat qui le sollicite et l'assiège et l'envahit de mille manières, sous mille formes. L'immédiat grave, énorme, accablant, terrifiant, soulageant, réjouissant; l'immédiat infime, subtil, précieux, mesquin, bête; l'immédiat à guetter, à espérer, à redouter,

à chercher, voire à provoquer; l'immédiat sûr, radoteur, imprévisible; l'immédiat d'ici et d'ailleurs; l'immédiat d'une ville, d'un peuple, d'une nation, du monde entier; l'immédiat — rumeur de vies et de morts, de choses faites et défaites, de réussites et d'échecs, de paroles, d'opinions, d'idées, de vérités et d'erreurs, de beautés et de laideurs, de génie et de sottise; l'immédiat — courant d'événements incessants où les valeurs en jeu, pressées les unes contre les autres, risquent de se confondre, où grandeur et petitesse tendent à égaliser leur impact sur la conscience, où la répétition quotidienne compromet le jugement. Placé lui-même dans le flot de l'immédiat et largement identifié à lui, encombré de futilités apparentes et trop semblables qui lui masquent constamment l'important, le durable et le prometteur, le journaliste est terriblement tenté de dire avec l'Ecclésiaste que tout est vanité et qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Que de fois dans sa lassitude ou sa révolte n'est-il pas tenté de résumer ainsi avec le sombre Sage toutes les nouvelles du monde depuis qu'il y a des hommes, y compris ce qui lui arrive à lui: Il y a

Un temps pour enfanter,
et un temps pour mourir;
un temps pour planter
et un temps pour arracher le plant.
Un temps pour tuer,
et un temps pour guérir;
un temps pour détruire,
et un temps pour bâtir.
Un temps pour pleurer,
et un temps pour rire;
un temps pour gémir,
et un temps pour danser.
Un temps pour lancer des pierres,
et un temps pour en ramasser;
un temps pour embrasser,
et un temps pour s'abstenir d'embrassements.
Un temps pour chercher,
et un temps pour perdre;
un temps pour garder,
et un temps pour jeter.
Un temps pour déchirer,
et un temps pour coudre;
un temps pour se taire,
et un temps pour parler.
Un temps pour aimer,
et un temps pour haïr;
un temps pour la guerre,
et un temps pour la paix.

Alors le temps et sa charge de faits et de destins deviennent absurdes et on se dit avec le même Ecclésiaste:

Je comprends qu'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans le plaisir et le bien-être durant sa vie. Quand on mange, et boit, et se donne du bon temps dans son labeur, c'est un don de Dieu.

Voilà notre première tentation de donneurs de nouvelles: elle réduit à un mirage le nouveau qui arrive sous le soleil; elle nous empêche de discerner le sens de l'immédiat; elle émousse notre attention; elle atténue notre faculté de surprise et transforme notre travail en un boulot morne et harassant. Mais toute activité humaine comporte sa tentation spécifique et celle-là n'est pas à fuir plus que d'autres. Dans le discours après la Cène le Christ n'a pas prié son Père de nous enlever du monde, mais seulement de nous préserver du mal. C'était confirmer que le risque créateur se poursuit en nous et que le salut ne fut pas l'intervention d'une absence, mais une vie et une mort sur cette terre-ci, en ce temps-ci, une existence en plein courant de notre actualité. Alors, si le journaliste appartient à l'immédiat, il faut que l'immédiat appartienne au journaliste. Cette prise de possession constitue la première démarche de l'ascèse qu'il va amorcer en devenant, en redevenant conscient de son intervention sur l'événement brut.

Tout d'abord le journaliste constate que, du seul fait d'être saisis et transmis par une personne, les événements s'humanisent ou s'augmentent d'un surcroît d'humanité. Transformation d'ordinaire infime, à peine observable dans les cas individuels, mais dont la somme est déterminante pour le climat de l'information. Puis, plus profondément, le journaliste se rend compte qu'il participe à un choix parmi les événements, il s'aperçoit qu'il est lié à une intention encore obscure, bien arrêtée cependant: l'intention du significatif.

LE PROCHAIN INNOMBRABLE

Il y a le significatif de chaque journal, de chaque parti, de chaque pays. Celui de l'époque les transcende tous. De nos jours la chose la plus significative dans la nouvelle, c'est le point de vue du collectif, c'est le souci du prochain innombrable et pressant, non pas pressant en foule amorphe, mais en groupes divers, conscients de leur être et de leurs projets, organisés, structurés et de mieux en mieux connus les uns des autres. Le significatif d'aujourd'hui n'est donc pas autre chose que l'expression et le travail d'un besoin d'identité maximum et de rapprochement, de personnalisation et d'unité.

Pour le chrétien, il s'agit de l'avancement de la communion voulue et résumée par le Christ. Et le chrétien sait que sa communion réalisée signifie un voisinage charnel, un partage des biens, une unanimité des esprits dont les collectivisations les plus impérieuses que nous connaissons ne sauraient nous donner une juste idée. C'est pourquoi, loin de s'en effrayer, il se réjouit de toutes les socialisations comme d'une surinvention de l'homme, il s'en réjouit derechef parce qu'il a mission de les baptiser afin de les pousser à bout, vers le terme de vaste amour et de vaste connaissance de l'espérance chrétienne.

Elle n'est pas facile à maintenir, la vision de ce terme, ni même à obtenir, particulièrement dans notre cas. Nous nous efforçons de voir clair à travers un immédiat fourmillant, encombrant. Le journaliste occupé à une besogne étroitement limitée, où son intervention lui paraît risiblement courte, risque de faire ici un acte de démission sous un déguisement d'humilité. Qu'il se souvienne de l'huile sacerdotale sur son vêtement; qu'il se force à fixer sur le tissu des événements la transparence de la tache, fenêtre et porte qui donnent sur l'éternel; son regard à lui est peut-être brouillé; qu'il se fie donc à son espérance: elle est perçante jusqu'à rejoindre l'intention de Dieu.

Je le sais, nous n'avons rien de confortable à nous dire et aucune recette sûre à nous communiquer. Ces choses-là sont étrangères à notre foi et quiconque nous en propose est un faux Christ. Dans la foi on peut en venir à désirer mourir de joie, mais on ne saurait jamais s'endormir de bonheur et de sécurité. La paix chrétienne n'est pas la paix du monde et elle n'est pas donnée comme le monde la donne. Le chrétien vit, il est appelé à déborder de vie, mais il vit comme le Christ et comme Lui il annonce qu'il va mourir. Nous sommes réunis pour nous parler d'une sagesse dont nous avons entendu parler, pas seulement d'une sagesse enseignée du dehors mais parlante en nous — je ne peux pas en douter: vraiment, elle nous sollicite et nous contrarie trop bien! Elle n'est pas autre chose que la pensée du Christ et il n'y a pas de doute — et voilà la source de notre joie, notre joie redoutable qui prophétise en nous le comble de l'exultation — il n'y a pas de doute, nous pouvons nous écrier avec saint Paul: "Nous l'avons, nous, la pensée du Christ".

Même si nous parvenons à percer l'immédiat, à discerner en lui le significatif, à nous voir participant à une entreprise collective ayant pour rôle l'information et pour effets le rapprochement des hommes, leur constante comparution au grand jour humain, la découverte et l'expérience progressive du prochain en vue de l'unification planétaire, seul avenir souhaitable parce que seule incarnation possible de la communion, — même cela acquis nous serons encore accablés par le sentiment d'une somme incalculable de gaspillage et d'inanité inscrite dans une durée usante. Eh bien, plaçons-nous tout de suite dans le gaspillage et tenons-nous pour gaspillés. Qu'est-ce à dire? Le gaspillage fait partie du plan divin qui a répandu dans la création un tel luxe d'esprit, de matière, de temps et d'espace. Si nous méditons les surprenantes discrétions du Christ venu parmi nous pour nous résumer et du Saint-Esprit répandu dans l'univers pour tout remplir, nous comprenons, un peu mais suffisamment, que ce gaspillage est infinie générosité, infini respect de toute créature et de ses possibilités. C'est une prodigalité d'amour bénissant qui opère sur moi comme un retrait pour laisser être, laisser partir, laisser faire les choses selon leurs lois et leurs chances. L'amour en effet ne retient rien.

Laissées à elles-mêmes, dès le déclenchement de l'excitation atomique, qu'est-ce que les choses ont fait? Sans égard à d'inimaginables déperditions énergétiques, sans égard à des pertes de temps qui n'ont de sens que mathématiquement, les choses ont fait des galaxies, des étoiles, des planètes et autres choses assez probables; et puis elles ont fabriqué la vie tellement improbable, pour s'essayer ensuite à réaliser la suprême improbabilité mondiale: l'homme. Guidées par l'intention discrète de Dieu elles ont réussi. Et nous, selon la même intention, devenue la grâce, et engageant cette fois des personnes dans un adorable respect, nous sommes appelés à faire quelque chose d'infiniment improbable, nous sommes invités à faire du Christ, c'est-à-dire à nous conformer au Christ pour réaliser le Christ total, car le Seigneur élevé veut attirer tous les hommes à lui. Nous ne réussirons pas le Christ autrement que le reste de l'univers nous a réussis, nous. Nous avons un champ d'essai immense, aux dimensions de l'histoire, dont, énormité mystérieuse dans notre immensité, le péché lui-même n'est pas exclu. Nous nous essayons comme les choses, et les choses s'essaient elles aussi, toujours, nous soutenant, nous alimentant, en nous encombrant, en nous nuisant, en nous empêchant, en nous tassant et réduisant à presque rien; bien plus nous nous épuisons presque, rien qu'à vivre et que nous reste-t-il à la fin?

GASPILLÉS

Sur un plan strictement humain, notre condition est celle d'êtres absurdement gaspillés. Mais la foi révèle le don mystérieux de Dieu et l'oblation humaine qu'il y a dans le gaspillage apparent des énergies. Qu'importe que nous ayons quelque chose à montrer: il faudra le dépasser, de sorte que c'est toujours comme si nous n'avions rien fait. D'ailleurs, il ne nous est même pas demandé d'avoir fait quelque chose d'autre que notre effort même et nous savons à un signe, le seul signe qui nous sera jamais donné, le signe de Jonas et de Pâques, nous savons que parmi le fouillis de l'immédiat notre effort est recueilli par une attention céleste, la même qui juge si précieuse la mort des saints. L'effort de notre amour est recueilli par le Christ ressuscité et tout ce que nous faisons tombe dans sa gloire pour l'accroître, mystère de néant et de grandeur. Si tout est pour le Christ, que prétendons-nous garder?

A cause du mal qu'il y a dans le monde, l'immédiat semble parfois s'identifier à un scandale essentiel. Mais c'est invariablement par déficience d'amour qu'on se scandalise; or ici l'amour humain ne suffit pas. Le risque originel est risque de Dieu. Quelqu'un, le Mauvais, est venu troubler

le plan des générosités divines et la chute adamique, entre autres funestes conséquences, s'en est suivie. Loin de modifier son dessein pour nous sauver, Dieu l'a confirmé, voire en quelque sorte aggravé dans le sens de sa libéralité première, se révélant ainsi Dieu philanthrope: à l'insuffisance de la création humaine, il répond par la sursuffisance du Verbe créateur, il répond par la folle prodigalité qui fait mourir son Fils incarné, nouvelle folie pour les uns, nouveau scandale pour d'autres. Au fond, ce n'est là que façon de parler: il n'y a qu'un plan divin, la philanthropie de Dieu est éternelle et le Christ est le seul homme. Osons le dire au sein du mystère que nous adorons, osons le dire parce que nous allons par là achever de nous dépouiller de toute prétention, nous qui n'avons rien que nous n'ayons reçu: la création, c'était l'affaire de Dieu et le risque qui allait avec, comme on dit, et la lutte contre l'Adversaire, et le salut des victimes complices que nous sommes. Ce qui dans l'immédiat de l'histoire et de nos existences menace de nous scandaliser, ce que de quelque façon nous ne pouvons supporter, posons-le, flanquons-le sans hésitation sur le dos du Christ écrasé par sa création, à Gethsémani; il a le dos large, le Christ, c'est le dos du Dieu qui a tout fait. Pas moyen d'agir autrement et il ne faut pas se gêner, c'est écrit: il a pris nos misères jusqu'à devenir malédiction. Mais le Christ est plus nous que nous-mêmes et, tandis qu'éperdus nous nous déchargeons mystiquement sur lui de notre insupportable, notre compassion nous déchire le coeur et notre sympathie nous tord les entrailles.

LA PIRE NUIT DE L'HISTOIRE

Nous venons de rencontrer le Christ, en chair et en sang, en temps et en lieu, au moment suprême de sa livraison; nous le trouvons dans la pire nuit de l'histoire, une nuit qui a eu lieu dans l'immédiat. Et voilà qui achève de donner son sens à l'immédiat sur lequel par devoir nous risquons notre attention, voilà qui rachète et sanctifie les mauvais moments de l'actualité que nous épousons professionnellement. L'immédiat contient tout; tout est arrivé ici sur la même ligne d'événements: ce que le ciel et la terre et les hommes ont fait, et puis la loi et les prophètes, et la Nativité et les miracles, et la Croix, et la Résurrection, et la Pentecôte, et les Actes, et les Epîtres. Tout s'est passé ici, mais ce qui concerne le Christ ne cesse pas d'arriver hier, aujourd'hui, demain, dans son Eglise, corps d'immédiat, en laquelle il nous aime et nous instruit et nous confirme par toutes sortes de grâces et de bénédictions, en son Eucharistie, prolongement de sa réelle présence, par laquelle il nous assimile à lui et nous introduit aux plénitudes de la vie trinitaire. Le Christ et ses biens arrivent jusqu'à la fin des temps. C'est la Bonne Nouvelle, c'est la nouvelle par excellence, l'unique nouvelle, la nouvelle de première et de dernière heure, la nouvelle éternelle.

Le journaliste chrétien n'est donc en aucune façon comparable au curieux de l'agora avide de la nouveauté pour elle-même. Son regard spirituel lui permet de découvrir dans les événements des signes de la lente édification du monde selon l'homme et de l'homme selon Dieu.

Quant aux modalités de son influence sur le public, c'est à un bien petit nombre qu'il est demandé d'intervenir directement par l'interprétation de la nouvelle; la plupart ne sont priés que d'annoncer objectivement, que de transmettre au neutre, compte tenu de l'orientation de tel ou tel journal ou moyen de diffusion. Ai-je assez de fois éprouvé de ces camarades liés l'impatience indignée! Mais leur impuissance devient une vertu très positive si, à travers l'espérance, ils l'unissent à la discrétion évangélique. Au reste, qu'ils soient sûrs d'agir en raison de leur seule transparence à l'éternel. Mettons même qu'ils n'agissent pas du tout au journal: leur présence donnera des fruits ailleurs, partout où ils seront. Car la vraie présence est sans secrets, sans retenue; l'absence, elle, est bourrée de ces choses cachées qui seront un jour manifestées de force.

Ainsi nous commençons à entrevoir que le journalisme peut incarner une spiritualité aussi féconde qu'une autre et que, comme d'autres en des conditions apparemment plus favorables, les hommes et les femmes du métier peuvent trouver le principe de leur intérieure occupation en partant de leur occupation extérieure et en l'assumant totalement. Le principe de leur spiritualité, comme de toute spiritualité, ce n'est ni Paul, ni Appollos, ni Dominique, ni Ignace qui le détient, c'est le Christ et le Christ fait plus que le détenir il *est* le principe de tout sacerdoce, de toute condition, de toute fonction, bref de toute incarnation, parce qu'il est l'Homme parfait.

Aussi nous attachons-nous à chercher le Christ en son quotidien. Il n'y a en effet qu'une initiation au royaume des cieux; l'humanité du Christ. L'initiation, l'enseignement, la révélation, c'est Jésus allant, venant, buvant, mangeant, s'entretenant et se plaisant avec ses amis; Jésus prêchant, admonestant, discutant, guérissant, s'indignant, condamnant, s'impatientant, pardonnant, absolvant, priant; Jésus fatigué, assoiffé, essoufflé, endormi, pleurant. Il faut bien le voir en écartant la vision figée que nous avons habituellement de lui. Jésus n'était pas un homme synthétique, mais un homme quelconque, selon Isaïe, c'est-à-dire un homme de la commune vérité humaine, avec les traits et le tempérament hérités de sa famille et de son ascendance. On n'a qu'à relire la liste de ses ancêtres pour se rendre compte que son sang qui garde nos âmes pour la vie éternelle n'est pas de la bibine d'anémie. Il avait de qui tenir, l'homme qui parlait avec une si tranquille autorité dans les synagogues, qui s'exaspérait devant l'incom-

préhension des douze, qui traitait Pierre de Satan après l'avoir établi chef de l'Eglise, qui maudissait le figuier stérile, qui assimilait les pharisiens à la décomposition, qui s'emportait avec une telle violence contre les vendeurs du temple; il avait de qui tenir l'homme qui connaissait si bien les hommes et qui s'entendait si bien avec les femmes.

Il avait un timbre de voix particulier, il avait un style à lui, des gestes caractéristiques; vu les conditions de sa conception, il devait nécessairement être, comme disent nos gens, le portrait de sa mère. Les rares indices que nous tirons des épisodes de l'Annonciation, de la Visitation, de Jésus parmi les docteurs, et des Noces de Cana, nous permettent de penser qu'il empruntait à Marie les traits dominants de son caractère.

Quand Jésus parlait avec ses amis, il s'animait et gesticulait un peu plus qu'une statue de plâtre. On l'entend s'écrier: "Mais allons donc... voyons... comment peux-tu penser une chose pareille... répète-moi ça et réfléchis..." Et prenant un tel à l'écart lui serrant le bras: "Assieds-toi là... écoute-moi bien..." La fougue de Jean, il ne l'a certainement pas spiritualisée en un seul entretien et que de fois dut-il le prendre aux épaules et le secouer doucement en souriant et disant: "Mon cher Jean, mon cher Jean... je vais te dire quelque chose... rien qu'à toi..." Et il avait le tour avec les enfants! Et il était charmant, d'un charme empreint de toute la gravité du monde, son oeuvre.

En le cherchant, en le suivant de la sorte au cours de ses journées évangéliques, nous rencontrerons sa gloire. Ainsi, après la confession de Pierre, il se montre transfiguré aux trois; ainsi, dans un moment de grande fatigue il livre le mystère de sa mission à une femme douteuse, la Samaritaine; ainsi lorsque Nicodème va le voir dans une nuit d'hésitation et de timidité, il annonce la nécessité de croire au Fils de Dieu envoyé et de renaitre d'en haut.

TOUJOURS L'IMMÉDIAT

Toujours nous retrouvons l'immédiat dans lequel le Christ a habité et s'est affirmé être le chemin, la vérité et la vie. Ce n'est pas avant lui, mais après lui que nous recevons l'Esprit venu compléter notre enseignement après nous avoir rappelé tout ce que de son vivant terrestre, Jésus nous avait dit. Ici, les raccourcis ne mènent à rien pour cette raison que saint Paul a exprimée en deux formules extraordinaires. "En lui habite corporellement la plénitude de la divinité." Et: "La réalité, c'est le corps du Christ." Changerions-nous le Christ pour autre chose?

Où irions-nous, Seigneur, par qui, par quoi passerions-nous pour aller à la vie éternelle, nous dont les voies et moyens sont tous charnels?

L'exemple de Pierre, de Jacques et de Jean, les trois qui furent si souvent pris à part, suffirait amplement à montrer que l'homme spirituel est d'abord un familier du Christ charnel. C'est pourquoi dans notre démarche et notre attitude intérieure, notre familiarité avec le Seigneur des trois, des douze, de Marie, de Marthe et de Lazare, ne sera jamais trop grande. Nous ne parviendrons à cette intimité qu'en devenant quelqu'un de l'entourage immédiat de Jésus par l'habitation de l'Evangile.

Ce n'est pas une recette, ce n'est même pas un exercice: c'est un nécessité vitale de vie éternelle. Que chacun se juge là-dessus, s'il croit qu'il n'a pas le temps.

Je vois ici se dessiner un autre aspect de la tentation propre au journaliste: l'immédiat dans lequel il vit et travaille le disperse et le dérange constamment. Sans doute le journaliste est-il l'homme le plus dérangé du monde. Voilà que sa tentation précisée vise directement ses possibilités d'occupation intérieure; elle l'attaque dans le recueillement et la contemplation en le portant à les évacuer parce qu'il se voit incapable d'y séjourner régulièrement, ou assez fréquemment et assez longtemps. Et elle tend à remplacer la parole de vérité de l'unique docteur, qu'il entendrait là, par l'illusion de la fausse prophétie, qui est tentation de facilité.

La spiritualité de l'immédiat s'achève par celle du dérangement. Nous avons vu que toute spiritualité repose sur une correspondance et une tension entre telle ou telle variété de la condition humaine et l'état exemplaire du Christ. Nous ressemblons au Christ: il s'agit de nous conformer à lui.

La question du dérangement va nous permettre de solliciter brusquement notre option de foi et de nous y exposer sans ménagement. Croire, c'est mort à soi et vie pour Dieu. C'est généralement long: ça peut être longtemps petite mort et petite vie, jusqu'au vomissement de l'âme, jusqu'à l'accès à la liberté qui dit et agit comme ceci: je possède comme ne possédant pas et j'utilise comme n'utilisant pas. Mais la foi contient son terme temporel et son objet éternel. Voilà pourquoi, sans rien dire de ce que nous enlève ou nous laisse notre dérangement, nous allons nous confronter au Christ dérangé. Car, il fut, lui, infiniment dérangé pour nous. Saint Paul l'écrivait en ces termes aux Philippiens:

Lui, de condition divine,
ne retient pas jalousement
le rang qui l'égalait à Dieu.
Mais il s'anéantit lui-même,
prenant condition d'esclave,
et devenant semblable aux hommes.
S'étant comporté comme un homme,

il s'humilia plus encore,
obéissant jusqu'à la mort,
et à la mort sur une croix!

Que prétendons-nous retenir de nous ou pour nous, voire pour Dieu, devant celui que ne s'est pas tenu attaché sa gloire de Dieu? Qu'est-ce que le temps que nous n'avons pas à côté de l'éternité que, lui, il avait quittée? Et nos contraintes, à côté de son esclavage? Nos obligations, à côté de son obéissance? Notre pauvreté, à côté de son dépouillement? Notre mort, en regard de la sienne?

Il ne peut y avoir de pire dérangement que l'incarnation du Verbe; c'est un dérangement qui implique en sa plénitude le mystère divin et dont l'amour seul peut s'approcher dans la contemplation. Il résulte d'une condescendance qui renouvelle et creuse et dilate la générosité créatrice. Qu'on se rende compte: la gloire, le silence et le repos de Dieu quittés pour la soumission aux déterminismes biologiques et psychologiques de l'homme, pour les obscurités de la conception et de la naissance, pour les lenteurs de la croissance et de la formation, pour les pressions des circonstances et de la contingence immédiate, pour la brièveté de la vie, pour la pauvreté, le jeûne et la tentation, pour une parole incessante, pour une sollicitation dévorante, pour des adhésions creuses et intéressées, pour l'incompréhension, pour la haine, pour la trahison, l'agonie de malédiction, le reniement, l'abandon, le supplice de totale consommation et la mort d'ignominie.

Le dérangement du Dieu entraîne le dérangement de cet homme si occupé à annoncer sa nouvelle et à la vérifier aux yeux du monde. Certes, ainsi qu'il nous le révèle dans sa prière sacerdotale, il n'a jamais cessé d'être avec le Père et le Père et lui sont toujours demeurés l'un dans l'autre. Mais en son humanité, il est descendu, il est séparé; et son âme incomparablement moins qu'aucune autre ne peut se passer de ce que nous appelons, nous, intérieure occupation par opposition aux agitations et dispersions nécessaires de la vie quotidienne et extérieure. Revenons à l'immédiat évangélique, au sein duquel le Christ visible manifeste partout l'invisible.

UNE FUGUE

A douze ans Jésus fit une fugue, la fugue la plus significative qu'aucun enfant ne fit jamais; lorsque ses parents le trouvent au milieu des docteurs après un long moment d'angoisse, car ils l'avaient cru perdu, péremptoirement, le jeune Christ se déclare occupé aux affaires de son Père. Ce que ni Joseph ni Marie ne comprirent, ce que bien peu encore comprennent jusqu'à ce jour. Si nous sommes occupés à autre chose que l'occupation mondaine menée par les courtes visées de l'appropriation, attendons-nous à causer beau d'angoisse, attendons-nous à être suspects, préparons-nous à la solitude, préparons-nous à nous absenter et à être cruellement introuvables parfois.

Cette absolue nécessité posée, Jésus s'en va avec ses parents et il leur est soumis, comme nous, nous sommes livrés à la contrainte sociale. De même qu'il a quitté sa gloire, de même son âme divinement contemplative ne s'attache pas jalousement à la parfaite aisance de sa contemplation.

Pour autant que nous le sachions, le Christ ne se permettra une autre absence qu'au jeûne préparateur de sa vie publique et ensuite nous le verrons de rares fois seulement s'isoler pour prier. En somme le Christ contemplatif s'est arrangé comme il a pu entre son travail et son sommeil.

Nous voyons l'essentiel de notre affaire spirituelle.

Comme geste, c'est l'installation sur la croix de foi et la fidélité à endurer ses tensions. Il faut se le redire sans cesser: pas de recettes, pas de moyens; rien que l'obligation de donner n'importe comment notre plus et notre tout. Quant au reste, quant à l'ordre pratique, comme des amants passionnés, comptons sur l'ingéniosité de de notre amour, fions-nous à l'amour génial du Saint-Esprit.

Comme substance, notre spiritualité pourrait bien se formuler ainsi: sur terre la spiritualité du Christ, c'était la volonté de *son* Père; la nôtre, c'est le Christ lui-même en qui nous nous trouvons tous occupés aux affaires de *notre* Père.

Ainsi la menace de l'immédiat est-elle écartée et l'immédiat lui-même n'est pas menacé du fait que nous voyons à travers — au contraire il est sanctifié comme le lieu du salut, comme le séjour du Christ historique, comme le chantier cosmique où s'édifie le Christ total dont le matériel est la création entière. Rien n'est perdu de la prodigalité divine, le Christ ramasse tout, et le scandale causé par l'Adversaire est emporté et absorbé par son amour. Nous savons où est le Christ, et quel faux prophète nous fera marcher? Enfin, notre dérangement s'inclut dans une occupation modelée sur celle du Christ et animée et soutenue par son Esprit.

A ce terme de résolution spirituelle, nous ressemblerons à n'importe quel chrétien. Quand même, il y a un mot de Jésus que nous pouvons nous appliquer avec une discrète et pardonnable accomodation et qui distingue et confirme merveilleusement l'activité selon Dieu des scribes que nous sommes. Jésus a dit en saint Mathieu:

"C'est ainsi que tout scribe initié à la doctrine du royaume des cieux est semblable à un homme maître de maison, qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes."

★

Le grand rêve d'un moyen satellite

René Lévesque

On dit couramment que le Canada est une Puissance moyenne. C'est censé nous faire un petit velours: dans ce pays du compromis originel et quotidien, il n'est rien qu'on élève plus volontiers sur les autels du culte national que les personnes ou les choses moyennes. Fièrement, avec une prudente audace, on ira jusqu'à proclamer que le Canada, c'est même ce burlesque champion, *la plus grande* des Puissances moyennes. C'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus substantiel en fait de néant! Car dans le monde où nous sommes, on n'aperçoit désormais que des Puissances-tout-court, au nombre de deux et demie (Washington, Moscou et demain Pékin), et puis rien d'autre que des non-Puissances. Nous, c'est au tréfonds de ce dernier état qu'en réalité nous reposons, avec la sensation chaque année plus envahissante d'un non-être béat. Bercés par les refrains sereinement moyens des hommes éminemment moyens de nos grands-moyens partis politiques, nous sommes en effet de purs satellites. Comme les pays d'Europe orientale, comme le Vietnam et la Corée du nord. Sauf que nous, Dieu soit loué, c'est pour le bon motif! Et qu'on n'y a même pas été forcés...

UN GLACIS AÉRIEN...

D'abord, on nous a bombardés poste avancé de la démocratie nord-américaine. Essentiellement, ça se traduit par un '*junior membership*" dans NORAD, *North American air Defence*, intégration complète des forces aériennes et balistiques du continent, avec QG près Denver, Colorado, USA. Nous avons aussi notre rang à tenir dans le club occidental de l'OTAN. Ça consiste à offrir un séjour en Europe à quelques milliers de soldats et d'aviateurs, et à loger convenablement une poignée de militaires haut gradés et de civils de la Carrière à Paris, Londres et Washington, dans les divers brain-trusts stratégiques de la civilisation...

Ce que notre participation à l'OTAN ajoute en réalité à la force défensive de l'Ouest européen? Rien. La sécurité réelle que NORAD peut assurer au territoire canadien? Aucune. Mais il y a mieux. Jetez un coup d'oeil sur la carte. Vous y voyez aussitôt, devant notre immensité prise en sandwich entre les deux géants, que la seule guerre à laquelle le Canada soit exposé directement, c'est la guerre inconcevable, celle qui (ne) se fera (pas) avec les armes totales. Il s'ensuit que la seule utilité possible de NORAD et des lignes d'alerte électroniques serait de fournir, *à nos dépens*, un glacis aérien à nos amis du sud. "Il s'agit, nous dit James Minifie dans un livre mûri et rédigé à Washington, de descendre les agresseurs qui peuvent surgir par-dessus la calotte polaire avant qu'ils n'atteignent le *heartland* américain... Peu importe qu'un chapelet de bombes atomiques aient ainsi l'occasion de volatiliser les habitants de la Saskatchewan et de rendre leurs terres inutilisables pendant de longues années. Le point de vue USA, c'est tant pis pour la Saskatchewan pourvu qu'on épargne le North Dakota. Et que le salut de Chicago vaut bien la perte de Winnipeg." (1)

Et voilà pourquoi — rien en Europe et pire que rien chez nous — nous faisons la Puissance moyenne dans les deux alliances dont Washington tient et tire à volonté toutes les ficelles.

BOMARC ET ARROW

Ça nous donnera cette année encore l'honneur et l'avantage, comme les prévisions de M. Fleming nous l'ont appris, de gaspiller le plus clair de 1600 millions de dollars. Argent requis pour souligner un peu plus, à Churchill, Goose Bay et autres lieux, sans compter d'un bout à l'autre de la *Dew-line*, le statut de colonie américaine du Grand Nord canadien. Pour préparer des installations également américaines à 75 (80, 90?)%, d'où refuseraient de s'envoler, au fatidique moment éventuel, ces piteuses fusées Bomarc que nos voisins n'ont pas mises au rancart uniquement pour sauver la face du général Pearkes et des autres comiques génies de notre soit-disant Défense Nationale. Les états-majors d'USA fourmillent en effet de généraux et de techniciens qu'on n'arrive pas à museler, et qui déclarent à tout venant que la Bomarc est un fiasco.

On paye du même coup pour maintenir les "comptoirs" et les profits canadiens de General Dynamics (i.e. Canadair), d'A. V. Roe, etc. Bien sûr, ça fait de l'emploi pour quelques milliers de nos travailleurs. Et c'est du solide comme vocation! A preuve les 14,000 employés jetés à la rue du jour au lendemain par l'avortement prévisible, et en fait prévu de longue date, de cet ex-chef-d'oeuvre de notre ex-aviation qui avait nom Arrow!

Et tandis qu'un nombre effarant de nos mil-

---

(1) Ce passage a paru dans Maclean's Magazine. Le livre sera bientôt en librairie. Correspondant de la CBC à Washington depuis plusieurs années, Minifie est le premier, sauf erreur, qui ait appelé publiquement le Canada par son nom: un satellite.

lions s'engouffrent ainsi dans les usines d'une défense désormais illusoire, les surplus de capitaux américains viennent gentiment les remplacer, accentuer sans arrêt la colonisation minière, industrielle, commerciale, et même immobilière et touristique (la Place Ville-Marie, l'hôtel Hilton Reine Elizabeth) du Canada.

Ottawa n'a pas d'argent pour les besoins criants des provinces et des grandes villes. Ottawa offre aux chômeurs les insultantes *peanuts* de ses travaux d'hiver. Ottawa condamne son service civil au gel permanent des salaires. Ottawa mesure à la Séraphin l'aide vitale aux pays sous-développés. Ottawa tripote de son mieux les soutiens agricoles, afin de ne pas avoir à financer trop de surplus dans un monde où trois hommes sur cinq vivent dans l'incertitude du repas suivant... Mais qu'importe, on est La Puissance moyenne — un titre aussi capiteux ne saurait se payer trop cher!

Portrait à peine esquissé du satellite idéal. Ceux des Russes grincent des dents, rongent leur frein, menacent à tout bout de champ de ruer dans les brancards comme Tito, comme les Hongrois. Si Staline avait su comme, là aussi, tout est dans la manière!... Regardons-nous: ça s'est fait tout seul, sans heurt et sans violence; c'est nous qui avons pris nous-mêmes et ajusté notre propre collier. Une bonne poire comme le Canada, vous aurez beau reluquer derrière tous les Rideaux, on vous défie d'en cueillir une seule. Des comme nous, il ne s'en fait plus. On est *sui generis*. Le satellite volontaire et satisfait de son sort. Ou, pour "parler comme on parle", l'imbécile heureux...

POUR EN SORTIR: LA NEUTRALITÉ

Imbécile au sens premier le plus pur: faible, impuissant.

Car il eût suffi de vouloir un tout petit peu, et de pouvoir pas davantage, pour n'en être pas là. De vouloir pouvoir, de pouvoir vouloir... et ça suffirait encore amplement pour en sortir.

Il eût suffi, il suffirait toujours d'oser nous donner la seule politique étrangère qui en soit une pour un pays comme le nôtre, la seule compatible avec nos vrais intérêts aussi bien nationaux qu'internationaux: la neutralité. Le défunt M. Dulles a eu beau en faire un gros mot, presque une expression honteuse, la neutralité se porte encore assez bien merci. L'Inde et la Suisse, et l'Autriche, et la Suède, et l'Irlande montrent qu'elle est aussi compatible avec la démocratie bon teint et une honorable réputation que la plus glorieuse pactomanie; et sûrement plus compatible avec le minimum vital d'*autonomie* sans lequel une non-Puissance, rivée comme nous à une Puissance-tout-court, n'est qu'une marionnette qui tâche de faire semblant de s'ignorer.

Et de pleuvoir derechef les objections. Quel qu'en soit le style, pompier ou paternel, inquiet pour de bon ou pour rire ou pour faire peur aux enfants, ne sont-elles pas toutes marquées au coin de cette même imbécilité au sens premier: faiblesse, impuissance?

LES OBJECTIONS?

Objection numéro un: *Mais il y a notre signature sur ces accords, ces traités.* Oui, mais il existe aussi telle chose que les voies diplomatiques (depuis les envolées majestueusement futiles de nos honorables, jusqu'au modeste téléphone) pour avertir nos divers patrons ou partenaires que la signature ne se renouvellera pas. Et en attendant les dates d'expiration, telle chose aussi qu'une participation strictement minimum, la claire annonce d'un retrait prochain et inéluctable.

Objection numéro deux: *Mais si on était neutres. On serait à la merci des Russes.* Ça, c'est l'argument de ceux qui oublient ou feignent d'oublier que, si nos voisins du sud disent qu'ils ne veulent pas la guerre, nos voisins du nord, eux, ont payé très cher pour ne pas la vouloir. Plus cher, avec les Allemands et les Japonais, que tout autre peuple. Si Krouctchev a respecté jusqu'ici la neutralité autrichienne derrière laquelle il n'y a pas l'ombre d'une menace, pourquoi ne serait-il pas franchement ravi de celle du Canada, repoussant à 2 ou 3,000 milles de chez lui (sauf en Alaska et au Groenland, qui ne sont pas nos oignons) le péril de la "force de frappe" américaine? Ça saute aux yeux qu'un Canada neutre serait pour lui une affaire en or — et pour les Etats-Unis aussi, puisqu'ils ne veulent pas la guerre... Et cette neutralité, les deux colosses n'auraient ensuite d'intérêt plus essentiel que d'y veiller comme à la prunelle de leurs yeux.

Objection numéro trois: *Mais les Américains nous forceraient militairement.* Ça, c'est la réponse de ceux qui vivent encore au temps des canonnières, ou qui prennent le Canada... pour le Guatémala! Curieuse espèce de lâcheté folichonne, qui préfère le risque mortel du satellite sans défense au risque inexistant, fantasmagorique, d'une réédition en 1960 des événements de 1812.

Objection numéro quatre: *Mais les représailles économiques...* Aie! ça, c'est sincère et ça nous touche au vif. La joyeuse servitude, le déficit commercial, le pétrole, les bagnoles, le fromage, le minerai, le niveau de vie, etc,, etc. Rien que d'y penser, on se voit déjà étouffés, affamés, morts et enterrés!... Sauf que nous avons en main douze, quinze ou vingt otages (on ne sait plus au juste, ça monte si vite), qui sont autant de milliards d'investissements américains. Dief n'aurait même pas besoin d'être un nouveau Fidel, ni de se laisser pousser la barbe — simplement de pouvoir vouloir s'en donner l'air, et on verrait se dégonfler cette autre terrifiante baudruche de fabrication peureusement domestique.

Objection numéro cinq: *Mais l'économie ne flancherait-elle pas, privée du budget de la Défense?* Jamais de la vie. Qu'on se donne la peine d'y penser, et ce pourrait être exactement l'inver-

se. Prenons notre présent gaspillage de 1,600 millions et rêvons un instant de l'employer d'une manière productive:

- aux provinces et municipalités aux abois: 400 millions.
- pour les employés fédéraux, pour tous les champs pacifiques de la recherche, contre la vague saisonnière et les poches résistantes de chômage, pour réaliser mieux qu'en bouffées électorales une certaine "vision" nordique d'un certain Premier Ministre: 400 millions.
- Pour *activer* la production agricole, bénir les surplus et en assurer la distribution à ceux qui ont faim: 300 millions.

(Notons que, pas le moins du monde plus artificiel, ce serait autrement plus encourageant que les surplus d'avions et de fusées que nous multiplions sans cesse pour les marchands de ferraille.)

- pour l'aide aux sous-développés: 300 millions.

(Pas une aide noyée dans la bureaucratie si vite impersonnelle et humainement inefficace des organismes internationaux, mais quelque chose de direct, de chaleureux, de peuple à peuple. On s'amuse bien ces années-ci à "jumeler" des villes — ça fait des voyages aux frais de la princesse. Si on jumelait plutôt le Canada tout entier avec un ou deux pays comme par exemple le Ghana ex-britannique et la Guinée ex-française, qui sont à notre mesure et qui viennent d'amorcer en Afrique Noire un mariage de raison comparable au nôtre. Barrages, tracteurs et camions, hôpitaux et écoles, cadres techniques et enseignants, c'est nous qui les fournirions, assurant une marche admirablement féconde à nos meilleurs rouages économiques et même le développement de ceux qui nous manquent. Nos jeunes iraient làbas travailler à l'édification du seul monde vivable pour demain. Mais au début on serait tout seuls ?Et puis après, en mourrait-on d'être éclaireurs plutôt que suiveux, pour une fois?)

Restent 200 millions... Eh bien, mais il en faut tout de même, des forces armées, compactes, faites de vrais professionnels triés sur le volet et équipés des armes légères les plus modernes. Manoeuvrant et défilant chez nous entre les missions à l'étranger, elles pourraient être le premier (encore à l'avant-garde, et pourquoi pas?) noyau national de l'indispensable police permanente de l'ONU.

* * *

Je pense à deux gamins qui poussent sous mes yeux. Qu'on leur offre un jour d'assembler ou de manipuler des Bomarcs foireuses, de surveiller l'improductivité mesquine de nos sols ou d'aller outre-mer faire les faux boursiers de l'OTAN, et j'aurais envie de crier assez fort pour qu'on en sursaute jusqu'à Ottawa et Washington: *"Over my dead body!"*

Mais qu'on leur propose un uniforme avec "Canada" sur un manche et "O.N.U." sur l'autre, ou de se battre à outrance contre la famine, ou d'aller en notre nom à tous bâtir quelque morceau lointain et si proche d'un monde fraternel, et il me semble que je dirais d'emblée: "Vite, les p'tits gars, et deux fois plutôt qu'une!"

Et que je me sentirais assez fier d'un pays capable d'ouvrir de si enivrantes carrières à ses fils — et aux miens.

Tandis qu'en ce moment, même si Son Honneur devait nous décrocher l'Expo Universelle de '67, fier n'est pas précisément l'adjectif que je cherche...

★

L'Algérie de l'Angleterre

Georges Dufresne

EN janvier dernier, lorsqu'une partie de l'armée française a flirté avec l'insurrection, l'on a vu le gouvernement anglais accorder au président de la France une sympathie anxieuse et assez inusitée. Ce qui jouait c'était sans doute surtout la conviction que De Gaulle est le dernier rempart contre une guerre civile outre-Manche. Mais l'on peut penser qu'il s'ajoutait à cette raison un certain sentiment de fraternité, les difficultés éprouvées par le gouvernement français évoquant à l'esprit de bien des Anglais le souvenir pénible de ces jours de mars et d'avril 1914 où leur propre gouvernement avait vu une partie de l'armée de Sa Majesté refuser d'obéir aux ordres émis par le Ministère de la Guerre et souvenir aussi de la crise qui s'en était suivie, ébranlant le gouvernement sinon le régime lui-même, comme en témoignent les paragraphes suivants, tirés du *Montreal Star*, 27 *avril* 1914:

"It (The Westminster Gazette) *urges the Ministry to disregard all suspicions about the loyalty of the Army and Navy and proceed to use both to vindicate its authority and prevent disorder, and if disobedience of a serious kind arises, to dissolve Parliament immediately and appeal to the electorate.*

"The Government cannot retain office without power. If its power fails, it must boldly ap-

peal to the country against the promoters of anarchy. We are confident it will not appeal in vain."

"HOME RULE" ET AUTO-DÉTERMINATION

On aurait pu traduire cet appel au gouvernement et le reproduire dans un journal français en février de cette année sans en modifier aucun des termes. S'il en est ainsi, c'est que les causes de l'hostilité de l'armée envers le gouvernement sont analogues dans les deux cas. Comme l'armée française se résout mal aujourd'hui à imposer aux colons français d'Algérie l'auto-détermination; de même, en 1914, l'armée anglaise se refusait à imposer le *Home Rule* aux *colons* anglais d'Irlande. Le parallèle, en effet, entre les deux situations est à cette dimension-là, comme je vais essayer de le montrer.

Comme les colons français en Algérie, les *colons* anglais jouissaient en Irlande d'une situation privilégiée.

"Nearly all the most important positions in the civil service and industry and commerce were still (in 1912) reserved for Englishmen or for members of the old Protestant ascendancy. Even in the professions advancement had usually been the reward of service to the Unionist party and to Dublin castle." Encyclopedia Britannica, Ireland.

Cependant, depuis 1893, les Communes anglaises étaient prêtes à accorder l'auto-détermination, entendez le *Home Rule,* à l'Irlande, mais elles étaient arrêtées par l'opposition irréductible de la Chambre des Lords. Le rôle joué par cette opposition pour bloquer l'évolution vers l'autonomie et servir les intérêts des *colons* ressemble à celui joué par la droite française dans la situation algérienne.

CHOIX D'UNE SOLUTION

Le parallèle, d'ailleurs, continue dans le choix d'une solution à la difficulté. En Angleterre comme en France, on la contourne plutôt qu'on ne la supprime. Alors qu'en France De Gaulle, qui échappe au contrôle de la Droite, prend le pouvoir et offre l'auto-détermination à l'Algérie, les Communes anglaises obtiennent l'abolition du veto de la Chambre des Lords et, l'année suivante ,en 1912, proposent le *Home Rule* pour l'Irlande.

Dans les deux cas, l'opposition persiste, même si elle a été privée de ses moyens légaux. Simplement elle entre dans l'illégalité. En Irlande, surtout en Irlande du Nord où ils sont en plus grand nombre (comme les Français sur le littoral algérien) les *colons* anglais constituent un gouvernement provisoire, stockent des armes et proclament à cor et à cris leur intention de combattre le *Home Rule* jusqu'à la mort. Ils ont leurs Lagaillarde et leurs De Sérigny. Ils intriguent en métropole où ils ont des protecteurs puissants. L'attitude officielle est de blâmer ces insurgés. Cependant de hautes personnalités politiques vont presque jusqu'à inviter l'armée à ne pas leur résister s'ils entrent en rébellion ouverte.

Par exemple, Bonar Law émet l'opinion dans un discours que "les soldats, en cas de guerre civile, sont des citoyens comme les autres" (ils ont par conséquent droit de refuser de combattre les Anglais qui s'opposent au *Home Rule*). Cette mauvaise conscience et des complicités plus ou moins avouées à l'égard des *colons* anglais insurgés existent à l'intérieur même du gouvernement. En effet, ce qui amena la grave crise ministérielle dont nous avons parlé au début, ce n'est pas surtout le refus d'obéir des 57 officiers à qui on avait ordonné de conduire leur régiment dans l'Irlande du Nord où l'insurrection se préparait, mais plutôt la divulgation d'une note signée par le Secrétaire à la Guerre et ses deux assistants et adressée aux officiers insubordonnés pour leur promettre qu'on ne leur demanderait pas d'écraser l'opposition au *Home Rule*. Cette révélation provoqua un terrible scandale et amena la démission du ministre en question, le premier ministre assumant lui-même le ministère de la guerre. Il suffit de penser à l'attitude de certains ministres français pendant l'insurrection d'Alger, le ministre de la guerre en particulier, pour voir que le parallèle se maintient encore sur ce point.

LA GRANDE GUERRE

A partir de là cependant les situations vont diverger, parce que le problème des *colons* anglais d'Irlande va disparaître devant la Grande Guerre qui éclate quelques mois plus tard. A ce moment, il y a réconciliation générale, le *Home Rule* est accordé à l'Irlande du Sud, l'Irlande du Nord où sont concentrés la majorité des *colons* obtient un statut séparé, et les Irlandais tant du Sud que du Nord s'enrôlent dans l'armée britannique en très grand nombre.

Ajoutons que deux ans plus tard, les Irlandais du Sud exaspérés parce qu'on ne leur donne aucun poste supérieur ni dans l'armée ni au gouvernement se rebelleront alors que celui qui avait été le chef des *colons* anglais insurgés, Sir Robert Carson, deviendra premier lord de l'Amirauté dans le cabinet britannique.

Un dernier mot pour souligner que la solution adoptée, c'est-à-dire la division de l'Irlande ressemble au plan de fédération qui a été proposé pas certains pour l'Algérie. Elle n'a pas été très heureuse dans une Irlande adossée à l'Atlantique; elle le serait bien probablement beaucoup moins encore dans l'Algérie entourée de pays arabes.

★

Diefenbaker monte en ballon

(Air connu)

Pierre-Elliott Trudeau

IL est trop tôt pour porter un jugement définitif sur la politique de notre gouvernement fédéral. Il est normal que le parti conservateur — porté au pouvoir après avoir siégé pendant plus d'une génération dans l'opposition — mette un peu de temps à connaître les rouages administratifs et à imprimer un caractère distinctif à notre législation.

Mais il n'est pas trop tôt pour porter un jugement sur le style de M. Diefenbaker: c'est un homme qui force son talent.

Précisément parce qu'il arrivait au pouvoir entouré d'une équipe sans expérience gouvernementale, et qu'il avait à prendre en mains un appareil étatique largement façonné par le régime libéral, M. Diefenbaker aurait pu choisir — sans qu'on l'en blâme — de gouverner sans éclat durant les années qu'il faut pour apprendre le métier d'homme d'Etat. S'il eût procédé de la sorte, par maturation lente et raisonnée, le chef conservateur aurait peut-être pu donner éventuellement à son parti une véritable dimension historique.

Tandis que maintenant ce parti est en bonne voie de devenir l'habituel fourre-tout de gueulards et de rastaquouères, un ramassis d'avocats à tant du mille et d'entrepreneurs à tant du pied carré, bref un parti traditionnel de politiciens canadiens.

En effet, M. Diefenbaker a choisi de forcer son talent. Elu par la plus forte majorité obtenue depuis la Confédération, ce chef souffrait mal qu'il pût subsister quelque vestige de la légende libérale. Il sembla décidé à éclipser jusqu'aux ombres qui peuplaient notre histoire politique récente.

LES OMBRES

D'abord il y avait M. Pearson, prix Nobel, figure respectée dans toutes les chancelleries du monde, et chef de l'opposition. M. Diefenbaker devait s'empresser de l'éclipser en se dressant lui-même comme un géant sur la scène internationale. Il annonça donc sa vision du Commonwealth, cette confédération puissante de nations-soeurs qui encerclent le globe, fortes par le nombre et la diversité, unies cependant dans leur fidélité à des traditions communes. Quelques journaux *tories* de Londres s'efforcèrent de prendre la vision au sérieux, et M. Diefenbaker partit en voyage inspiré, prêt s'il le fallait à assumer la direction morale de ce macrocosme.

Hélas, son ballon se dégonfla au-dessus de l'Asie, et notamment au Pakistan où la misère, les désordres et les gouvernements anti-parlementaires lui en firent voir long sur les aléas d'une politique commune. Désormais on n'entendit guère parler du Commonwealth, si ce n'est, par exemple, pour justifier qu'aux Nations Unis nous ne votions pas contre la politique d'*apartheid* de l'Afrique du Sud...

Mais il y avait aussi M. Howe, ce satyre du commerce et de la finance, qui avait laissé une empreinte indélébile sur l'orientation de notre économie. M. Diefenbaker décida que toute trace de cet homme devait disparaître, et il annonça en toute hâte une réorientation radicale de 15% dans nos échanges internationaux. En termes d'économie *politique*, c'était très drôle; mais la Grande-Bretagne fit mine d'entrer dans le jeu en proposant un régime de libre-échange entre nos deux pays.

Les *lobbies* protectionnistes eurent vite fait de mettre un baillon à ce babillage insensé et dangereux (pour eux); ils firent si bien qu'ils achèvent d'annuler dix années d'efforts canadiens au sein de G.A.T.T. pour réduire les barrières tarifaires dans le commerce international.

Il y avait encore M. Saint-Laurent, un des principaux architectes de l'O.T.A.N. et, sur un autre plan, celui qui avait rapatrié une partie de la constitution canadienne par l'amendement (no 2) de 1949. Pour surpasser au plus vite les réalisations de l'ancien chef libéral en matière stratégique, M. Diefenbaker nous précipita dans certains engagements de NORAD avec un zèle si inconsidéré que notre pays se trouve dans un état de dépendance militaire qui nous ramène plus de cent ans en arrière. Et voici maintenant que, sur le plan constitutionnel, M. Diefenbaker annonce qu'il va rapatrier tout-à-fait l'Acte de l'Amérique britannique du Nord.

RAPATRIER LA CONSTITUTION

Point n'est besoin d'être grand clerc pour prophétiser que ce nouveau ballon de M. Diefenbaker va se dégonfler aussi piteusement que les précédents. Déjà la façon rétroactive dont il dépouilla de tout caractère officiel les déclarations de M. Martineau (son adjoint parlementaire parti en peur — quoique d'une façon fort intéressante — sur le sujet) ne laisse aucun doute sur le caractère éphémère de cette nouvelle vision du chef conservateur.

Et je n'éprouve quant à moi aucun besoin de discuter ici une question constitutionnelle qui

aura bientôt rejoint aux limbes les visions de M. Diefenbaker sur le Commonwealth, sur le commerce international et sur notre indépendance vis-à-vis les Etats-Unis.

Je trouve cela bien dommage. Car personnellement j'étais de ceux qui étaient convaincus que le long règne King-Saint-Laurent avait fait des Libéraux un parti arrogant et trop peu démocratique. Et puisqu'il n'y avait que les Conservateurs pour les battre, je me consolais de ce que M. Diefenbaker semblât homme à renouveler un peu la pensée politique dans les domaines les plus divers.

De fait, depuis son arrivée au pouvoir, cet homme a annoncé une foule d'initiatives très bienvenues. Outre celles dont il vient d'être question, il faut mentionner la charte des droits de l'homme, la propension à commuer les condamnations à la peine capitale, l'accueil aux réfugiés tuberculeux, la transformation des relations fédérales-provinciales, l'opposition aux explosions nucléaires...

DES BALLONS

Dans tous ces cas, et bien d'autres, il s'est agi de mesures généreuses mais qui — il faut bien le regretter — sont restées largement à l'état de bonnes intentions. C'était des aérostats gonflés d'air chaud et déplacés par le vent, mais qui s'écrasaient invariablement avec leur aéronaute avant d'avoir parcouru un long trajet.

Par exemple, sur la peine de mort, le cabinet fédéral tend à suivre des pratiques humanitaires. Mais rien n'indique (bien au contraire) que ces pratiques soient préparatoires à une politique législative. Or si celle-ci ne vient pas, ces pratiques — loin d'être louables sans réserve — deviendront une forme de discrimination dangereuse pour l'ordre social et odieuse pour ceux qui n'en bénéficient pas.

De même sur la question des relations fédérales-provinciales, les Conservateurs se sont avérés incapables d'une pensée originale. Ils tâchent de résoudre le problème des octrois aux universités en calquant exactement l'esprit et la lettre *libérales;* c'est-à-dire qu'ils ont recours à une certaine forme de déductibilité qui a complètement perdu de vue le mécanisme anti-cyclique qui était pourtant le prétexte principal des ententes fiscales.

Les bonnes intentions de M. Diefenbaker ont fait patatras trop souvent pour que nous ne soyons pas justifiés d'y reconnaitre la caractéristique même de son style: or, comme dit Buffon, le style c'est l'homme même. Croyant que l'inspiration le dispense de la réflexion, il n'a ni la patience ni la modestie de se hâter lentement, il n'éprouve nul besoin de s'entourer d'hommes capables d'établir la politique canadienne sur la raison aux profondes racines.

Si, comme dit Laurendeau, les Canadiens semblent promis à parler "joual", on peut dire également que le Canada semble destiné pour un long moment encore à être gouverné "patate".



LITTÉRATURE COMPARÉE
ou
"vérité en-deçà de l'Outaouais, erreur . . . partout ailleurs."

L'Inde a obtenu son indépendance. Mais M. Nehru n'a pas été à la hauteur de la tâche. L'Inde, surpeuplée, reste un pays divisé, pauvre, presque lamentable.

Léopold RICHER
Notre Temps, 8 août 1959

J'avais aussi l'intime certitude qu'il fallait attendre un an, deux ans, trois ans, peut-être davantage. Ce que les grincheux, les mécontents, les adversaires mal intentionnés ne pouvaient ni comprendre ni admettre. Aujourd'hui ils sont confondus. A partir de M. Duplessis et de M. Sauvé, M. Barrette bâtit un édifice admirable.

Léopold RICHER
Notre Temps, 13 février 1960

M. King était incapable de grandeur. Toute sa vie il a menti. Il se disait pauvre, alors qu'il était très riche. Il se disait favorable à une politique d'indépendance, alors qu'il en pratiquait une de soumission. Lui qui, comme aucun de ses prédécesseurs, a préparé avec minutie la place qu'il occuperait dans l'Histoire, il en est aujourd'hui frustré. Justice immanente, à laquelle personne n'échappe.

Léopold RICHER
Notre Temps, 8 août 1959

Mais avec des principes solides et valables, on est sûr du succès, malgré des doutes passagers. M. Maurice Duplessis a été l'homme qui a posé les principes et qui s'y est maintenu avec une farouche détermination.

Léopold RICHER
Notre Temps, 13 février 1960

RÉFLEXIONS SUR UN ANNIVERSAIRE

L'ACTION ÉTUDIANTE

Gabriel Gagnon

IL y a deux ans, en mars 1958, 21,000 étudiants universitaires du Québec se mettaient démocratiquement en grève pour protester contre l'attitude négative de M. Duplessis en matière d'éducation et surtout contre son refus d'accepter le dialogue avec eux. On ne peut revenir sur cet événement assez exceptionnel sans tenter en même temps une appréciation de l'action étudiante des quatre dernières années et une saisie de ses implications pour la construction d'une cité meilleure.

QUELQUES FAITS

La grève de 1958 n'exprima pas une poussée subite d'enthousiasme mais suivit la logique d'un mouvement dont on peut dater l'origine à l'automne 1956 alors que les étudiants de Laval, appuyés par des représentants des autres universités, organisaient de façon assez spontanée une manifestation de masse devant le Parlement de Québec. Ils demandaient une attitude plus dynamique devant le problème de l'éducation à un gouvernement qui venait de refuser de nouveau des octrois fédéraux augmentés. Pour la première fois depuis les années d'après-guerre où l'afflux des anciens combattants avait donné un certain dynamisme temporaire aux mouvements étudiants dont témoigne leur intervention lors de la grève d'Abestos, les étudiants sortaient de leurs élans folkloriques pour s'intéresser à un problème social. Car après 1950, suivant en cela l'exemple de notre société, les étudiants s'étaient terrés dans l'autonomisme, réservant leur dynamisme pour d'ésotériques mouvements d'action catholique ou d'action nationale.

La manifestation de 1956 réussit à réunir les étudiants autour d'un objectif social commun mais les mit face à leur ignorance et à l'immaturité de leur action. L'année suivante, à l'automne, c'est donc autour de la préparation d'un véritable mémoire documenté que se fit l'unité des étudiants de la province, unité jusqu'alors empêchée par les fausses querelles qui opposaient les partisans d'une fédération nationale d'étudiants à ceux d'une association canadienne d'universitaires de langue française. C'est beaucoup plus le refus de recevoir les étudiants pour discuter d'un mémoire qu'ils avaient eu l'imprudence de publier à l'avance que le retard apporté dans la mise en vigueur de ses conclusions qui incita les étudiants à faire la grève. Quoique loin d'être tous d'accord sur un texte qui allait jusqu'à suggérer l'éducation gratuite, ils ne purent s'empêcher de se rebiffer devant un affront fait à leur qualité de citoyens. Ce mouvement de colère donna toute sa vigueur à la campagne pour l'accès plus démocratique à l'université. Devant l'obstination du gouvernement, on faisait appel à l'opinion publique. D'où l'épopée des "Trois" dans l'antichambre du premier ministre, suivie de treize assemblées à travers la province où professeurs et syndiqués vinrent appuyer les étudiants.

A l'automne 1958, volte-face du gouvernement: une entrevue à huis clos est accordée aux étudiants; ils se font enguirlander et annoncer le Bill 29 qui instituera un système de prêts au lieu de la plus grande accessibilité réclamée par un nouveau mémoire. A partir du 2 décembre, on assiste à un pourrissement de la situation, mélange de demi-satisfaction et d'attentisme. Et lorsque, l'automne dernier, conscients des efforts de M. Sauvé pour un retour à la normale, les journaux étudiants voulurent s'attaquer à ce qu'ils croyaient une des racines du problème, l'identité entre les administrations universitaires, la Finance et l'Eglise, leurs confrères eux-mêmes vinrent les blâmer, tout en affirmant adhérer encore au principe d'accessibilité plus grande à l'université. D'ailleurs le nouveau mémoire que les étudiants viennent de présenter au gouvernement clarifie leurs recommandations au niveau primaire et secondaire; ils affirment que "l'instruction n'est pas uniquement un accomplissement individuel, mais surtout une fonction sociale. Ce n'est pas l'individu qui a besoin d'un cours universitaire, c'est la société, la communauté qui requiert des intellectuels, des médecins, des ingénieurs, des sociologues et des économistes." Ce que l'action a perdu en intensité, les principes l'ont gagné en universalité.

LES ÉTUDIANTS ET LA SOCIÉTÉ

Il semble de prime abord que, par leur action, les étudiants, organisés provincialement, ont acquis droit de cité dans l'opinion publique auprès des autres organisations populaires: le mémoire annuel au gouvernement semble maintenant un fait établi.

De plus, leurs demandes sont devenues de plus en plus universelles: parties de simples revendications au sujet d'une distribution inadéquate des bourses, elles sont parvenues à exiger que le talent soit le seul critère d'admission dans tout notre système d'éducation. La démocratisation de l'enseignement en a été presque toujours le thè-

me propre, bien que du côté des solutions pratiques elle s'en soit tenue le plus souvent aux recommandations plus précises formulées par d'autres.

Lors de la grève, les étudiants ont tendu la perche et demandé l'appui de tous les autres groupes de la société: les seuls à répondre furent, nous l'avons remarqué plus haut, certains professeurs et les syndicats ouvriers qui, par une déclaration conjointe Provost-Picard, assurèrent aux étudiants leur appui financier et moral. Il est malheureux que cet appui n'ait pas toujours été réciproque, lors des grèves de Radio-Canada et de Magog par exemple. Il resterait à institutionaliser cette relation des étudiants avec les autres groupes de la société, surtout les syndicats. L'exemple de l'Uruguay où syndicats et associations d'étudiants collaborent dans les entreprises d'éducation populaire pourrait peut-être nous servir.

Il faut donc demander aux étudiants d'abord d'envisager dans leur ensemble les problèmes de la société et d'être "à la défense de la liberté et de la démocratie" partout où celles-ci sont menacées. Comme groupe, ils peuvent constituer une des plus éclairées et des plus indépendantes des associations populaires.

LES ÉTUDIANTS ET L'UNIVERSITÉ

Si la plupart des étudiants s'accordent maintenant sur leur rôle social et la nécessité de mémoires annuels au gouvernement, il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de leur rôle au sein du groupe plus restreint formé par la communauté universitaire. Les changements qui se sont produits au début de l'année dans les équipes des journaux étudiants proviennent beaucoup plus d'un désaccord sur la politique à suivre envers l'université que d'une mésentente sur les relations avec le gouvernement provincial. Lorsque ceux qui avaient participé à la campagne de démocratisation de l'enseignement virent leurs principes les pousser logiquement à refuser le prêt d'honneur de la Société-Saint-Jean-Baptiste, écran de fumée devant l'acuité d'un problème, à demander l'éducation gratuite et le pré-salaire, et à réclamer un assainissement de l'administration universitaire, ils furent abandonnés par presque tous les professeurs et la majorité des étudiants qui voyaient là un bris à l'unité tant prêchée de la communauté universitaire. Sous prétexte qu'ils adhéraient au P.S.D., ce qui était vrai pour certains d'entre eux amenés à ce parti parce qu'il exprimait sur le plan politique leurs revendications, on les accusa de péché politique et on les sacrifia, à la grande joie de plusieurs, contents d'affubler de socialisme certaines idées qui auraient autrement été difficiles à réfuter.

Car, il faut le reconnaître, la pseudo-communauté universitaire se compose actuellement de trois groupes aux intérêts assez divers.

a) D'abord les administrateurs, hommes de finance ou d'église avant tout, souvent simples manipulateurs de chiffres et constructeurs de bâtiments, pour lesquels l'accès plus démocratique à l'instruction et l'enseignement gratuit sont aussi éloignés que dépourvus d'intérêt.
b) Puis, les professeurs dont plusieurs ont suivi les étudiants tant qu'il s'est agi de meilleurs salaires et d'octrois statutaires mais les ont abandonnés lorsqu'il s'est agi du prêt d'honneur, de l'enseignement gratuit ou d'un plus grand contrôle des professions. Dans plusieurs cas, ceux mêmes qui avaient suivi les étudiants essayèrent de mettre les freins et de les empêcher d'aller plus loin.
c) Les étudiants enfin qu'on n'a pas encore intégrés pratiquement dans la communauté universitaire, quelles qu'aient été les déclarations faites de temps à autre à ce sujet par certains administrateurs.

Faute de reconnaître au départ cette diversité d'intérêts, les étudiants ont négligé de faire un pas de plus vers la démocratisation de l'enseignement en combattant la structure autocratique des administrations universitaires. Osant soulever ce problème, les équipes des journaux étudiants de Laval et de Montréal ont été remerciées par les conseils mêmes qui les avaient nommées.

PROCÈS DES ADMINISTRATEURS

Or, à mon avis, la démocratisation des administration universitaires s'impose de plus en plus à l'attention des étudiants, étant donné la nouvelle politique d'octrois gouvernementaux. Alors que la part de l'Etat dans le financement des universités, sous forme d'octrois ou de contribution aux frais de scolarité, dépasse 75%, ces dernières continuent à être administrées par des conseils où les doyens de faculté sont à peine représentés, d'où professeurs et étudiants sont absents, et où la société parle par la bouche de représentants de l'Eglise ou de grosses entreprises. Cette anomalie apparaîtra de plus en plus intolérable à mesure que l'Etat deviendra le contributeur exclusif au financement des universités, ce qui semble se produire irréversiblement. L'on se doute bien que nos administrateurs actuels seront plus préoccupés de nouveaux édifices que de rajustements de salaires pour les professeurs, de diminution des frais de scolarité ou même de réadaptation des programmes. Ce sont les mêmes en effet qui ont gardé un si long silence alors que quelques mots de leur part auraient grandement contribué à assainir l'atmosphère trouble dans laquelle baignaient depuis longtemps les problèmes d'éducation.

La prise de conscience de leurs intérêts distincts dans la lutte pour la reconnaissance de principes démocratiques au sein même de l'uni-

(suite à la page suivante)

FAITES VOS JEUX

L'attente des chrétiens et le prochain concile

Louis O'Neill

A défaut d'une étude, en préparation, sur le laïcat chrétien, l'abbé O'Neill présente quelques réflexions sur le prochain concile et les manifestations d'idées provoquées par sa préparation. Ces manifestations sont en elles-mêmes un bon exemple de ce qu'il faut entendre par la "dimension horizontale" dans l'Eglise.

L'EXCELLENTE revue *Signes du temps*, dans sa livraison de février 1960, contient un rapport de A.Z. Serrand sur le prochain concile. On y trouve le résumé de quelques réponses à une enquête portant sur le thème suivant: "Qu'attendez-vous du concile?" Ces réponses, provenant de prêtres et de laïcs, méritent de parvenir jusqu'au grand fichier préparatoire du concile. Elles révèlent, sur des problèmes très actuels, l'état d'âme de plusieurs membres de l'Eglise enseignée. Ces observations, formulées par des chrétiens d'autres pays, recoupent des propos similaires fréquemment entendus en certains milieux de chez nous. De là une raison de leur intérêt.

PLUS D'AMOUR

Les enquêteurs ont reçu d'Espagne des réponses étonnantes qui, selon Serrand, "contredisent le cliché courant sur l'intégrisme et le dogmatisme espagnols, et réflètent une opinion catholique qui dépasse largement les frontières de ce pays." Ainsi, un laïc suggère une réforme qui s'étende à tous les paliers de l'Eglise. Un prêtre estime que l'Eglise a besoin d'une réforme sous le signe de l'amour et que les chrétiens, qu'ils appartiennent à l'Eglise enseignante ou à l'Eglise enseignée, doivent tendre "à une humilité qui se traduise en service de l'homme." "Ce qui signifie, ajoute-t-il, moins de distance, car l'autorité ne doit mettre personne en fuite, et ne doit point se manifester dans cette froideur où jusqu'ici elle s'est en général offerte au chrétien." Le directeur de l'enquête pour l'Espagne, Pérez Lozano, souhaite que tous les chrétiens cherchent à donner un témoignage meilleur d'amour envers tous les hommes, peu importe qu'ils soient juifs, protestants, pécheurs, riches ou pauvres.

FACE AU MONDE ACTUEL

Un Jésuite espagnol, en réponse à la question de l'enquête, a suggéré que le concile ne se livre à aucune définition dogmatique qui ne soit absolument nécessaire, car, à son avis, "tout dogme nouveau éloigne davantage de l'Eglise les chrétiens séparés." Il ajoute qu'on devrait chercher quels moyens prendre pour que l'Eglise, à tous les paliers, donne un témoignage plus authentique de pauvreté évangélique. D'autres réponses concernent le statut du laïc chrétien. On demande que sa place dans l'Eglise soit, dans la pratique, mieux reconnue et qu'il "soit traité autrement qu'en manoeuvre."

De Belgique, les réponses traitent de points de première importance, comme le rapport entre la foi et la science, l'Eglise et le monde ouvrier, le contraste entre les chrétientés latines et ce que le document appelle "le catholicisme septentrional." Cette dernière expression désigne les pays en partie déchristianisés et caractérisés par le pluralisme religieux. Selon des rapporteurs, c'est dans ces pays que le christianisme contemporain se révèle le plus dynamique et le plus fécond.

L'Action étudiante

(suite de la page précédente)

versité me semble donc la seule étape logique où l'action des étudiants puisse maintenant s'engager s'ils veulent voir respecter chez eux ce qu'ils prêchent à l'extérieur.

Loin de nous la suggestion d'une plus grande emprise du gouvernement sur les universités: des conseils de facultés unis en conseils universitaires puis en Conseil Provincial des universités où administrateurs, professeurs, étudiants et représentants des associations populaires se côtoyeraient, ne seraient-ils pas cependant une meilleure sauvegarde pour l'autonomie des universités que les atermoiements des pseudo-propriétaires actuels?

Largement ouvertes à toutes les classes de la société, suffisamment dotées par la collectivité, administrées par les intéressés véritables, nos universités pourraient sans doute devenir, de sclérosées qu'elles étaient, les ferments de la cité libre à laquelle nous aspirons. On voit d'avance quelles réformes dans les programmes et dans la conception de l'enseignement nous sous-entendons.

Mais, une fois au service de la communauté et non plus propriété exclusive d'un groupe restreint, rien n'éloignerait plus l'université de sa véritable tâche: la recherche de la vérité multiforme, le service de l'homme d'ici dans ses inquiétudes et sa diversité.

★

Pourtant, fait-on remarquer, les chrétiens de ces pays sont souvent l'objet d'une excessive défiance, alors que ce sont ceux qui ont le mérite de tenter un effort sérieux de jointure avec le monde contemporain.

DISCIPLINE DANS L'EGLISE

Une partie importante du document étudié par Serrand concerne l'application des mesures disciplinaires dans l'Eglise. Certains se demandent si le mode qui caractérise ces mesures n'est pas en contradiction trop flagrante avec la mentalité de l'homme contemporain. C'est ainsi que l'on écrit:

> "Abstraction faite du.. contenu des décisions (romaines) on remarque de plus en plus qu'un malaise se manifeste à propos de la **manière** dont les décisions sont prises, communiquées, annoncées et exécutées. L'impression se dégage que les procédures et les procédés de l'Eglise sont extrêmement différents de ceux qui peu à peu sont devenus d'usage dans les affaires profanes: décisions, disciplinaires et judiciaires, actes d'administration dans la société civile, etc."

Dans la suite, on rappelle comment dans un pays comme la Grande-Bretagne, le citoyen, dans ses relations avec le pouvoir, jouit de certaines garanties, comme le droit d'être entendu avant d'être condamné, l'obligation imposée à l'autorité de communiquer à l'accusé la nature des griefs dont il est l'objet, etc. Puis, après une allusion au cas des prêtres-ouvriers et aux commentaires et malentendus provoqués par la récente réponse du cardinal Pizzardo au cardinal Feltin, on ajoute, par mode de conclusion:

> "Sans doute aussi, une certaine impatience ou une irritation occasionnelle contre les attitudes de l'Eglise dans le domaine que nous visons peut-elle relever d'une conception fausse de l'autorité légitime. Il y a là un danger réel. Mais les apparences de l'arbitraire dans les décisions ecclésiales fournissent trop aisément un prétexte et un aliment à pareilles déviations. Le Saint-Esprit protège dans l'Eglise le dépôt de la foi et la règle des moeurs. Il ne la garantit pas contre les possibilités d'arbitraire dans l'instruction des affaires, contre l'importance excessive apportée aux dénonciations, contre la tentation d'utiliser les procédés obliques. Il faut donc protéger contre ces dangers, au sein de l'institution même, les hommes qui la gèrent. Le meilleur moyen qu'on ait jamais trouvé à cet égard, ce sont les règles objectives que le pouvoir s'impose à lui-même."

L'EXPRESSION LIBRE

Comme on le voit, il est des endroits en chrétienté où des croyants sincères apportent en toute simplicité, à l'oeuvre d'édification du corps ecclésial, la contribution d'une pensée libre et courageuse. On pourra sûrement discuter et critiquer l'une ou l'autre des suggestions signalées et que contient le rapport de cette enquête. Ce qui demeure valide et ce sur quoi nous voulons insister ici, c'est l'utilité, l'avantage d'un tel genre d'expression libre dans l'Eglise. C'est un témoignage de santé morale et spirituelle que donne une institution qui admet et favorise chez ses membres la manifestation d'une opinion à la fois critique et constructive. C'est aussi un signe de foi en l'Esprit-Saint, présent dans toutes les parties de l'Eglise. La tenue prochaine du concile aura déjà produit cet heureux effet que sont ces témoignages suscités et exprimés à l'occasion de sa préparation.

★

Alexandre le paphlagonien

Jacques Hébert

DANS une société démocratique, il est normal et sain qu'il y ait des hommes de droite et des hommes de gauche, que les uns et les autres s'expriment et discutent, jetant ainsi dans le pétrin de l'opinion publique un levain sans lequel la pâte ne lèverait jamais.

La droite ne l'entend pas de cette oreille. Elle a besoin de *toute* la place, l'*erreur* n'ayant pas les mêmes droits que la *vérité*, les *gauchistes* ne formant qu'une minorité de traîtres et de hors-la-loi. Par la voix de ses Rumilly et autres Richer, elle insinue que les hommes de gauche sont des anarchistes résolus à détruire l'autorité, ce dieu tout-puissant, frère de lait du Veau d'or, et dont la liberté n'est qu'une parente pauvre.

Il y a de quoi inquiéter les bonnes gens, en particulier les biens nantis, qui ont fini par voir dans la droite le dernier champion des valeurs morales, sans oublier les autres, comme par exemple les valeurs mobilières...

LA DROITE PACIFIQUE...

Ici même, le mois dernier, un collaborateur de *Cité Libre* se demandait si les gens de droite étaient aussi pacifiques qu'ils voudraient le laisser croire. Et il nous faisait remarquer qu'en Algérie, "c'est la droite pacifique qui a déclenché la révolte."

De Gaulle, droitiste modéré, a réussi à rétablir l'ordre à Alger. Quelques têtes ont tombé, parmi lesquelles nous avons eu la surprise de reconnaître celle d'un monsieur Alexandre Guillet. Le fait, en lui-même sans importance, mérite toutefois d'être signalé aux bonnes gens du Québec qui, pendant plusieurs années, ont pris ce personnage pour un défenseur de l'ordre, de l'autorité, de la religion...

En arrivant au Canada après la guerre, Alexandre Guillet avait ses lettres de créance: le pauvre

homme était une victime innocente du gouvernement du général de Gaulle (alors une manière de *gauchiste!*) qui avait eu la mauvaise grâce de sévir contre les intellectuels convaincus de collaboration avec les nazis.

Guillet n'avait commis aucun crime, en vérité. Comme tous les Canadiens français qui n'étaient pas teintés de marxisme, il avait cru en Pétain, Laval et *tutti quanti*. Journaliste *catholique* et *anticommuniste*, il avait mis sa plume au service de l'*autorité* en collaborant au *Petit Marseillais*, quotidien de Marseille, lui-même au service des nazis.

L'incompréhension du gouvernement de Gaulle et les menaces qui pesaient sur sa bonne bouille de collabo le décidèrent à se réfugier au Canada, ce qui valait bien l'île d'Yeu.

Nos pétainistes de serre-chaude, nos fascistes frustrés et nos nationalistes sirupeux accueillirent Alexandre Guillet comme un frère. On eut préféré qu'il fut comte, comme le sinistre Evrard ou l'inquiétant Bernonville, ou à tout le moins Chevalier de Malte, mais on se félicita de trouver chez-lui cette rage d'écrire et ce bagout méridional qui fait défaut à tant de nos eunuques de droite, à la plume sèche et à la voix fluette.

ENFIN UN AUDITOIRE!

Enfin, le petit maître avait trouvé un auditoire. Aux bonnes femmes qui écoutaient C.J.M.S. en lavant la vaisselle, il pouvait chanter la gloire du Grand Maréchal. "Travail, Famille, Patrie!" Comme cela sonnait bien aux oreilles pieuses de nos faubourgs! "La France éternelle a eu raison d'attaquer Suez, de reconquérir ce canal qui était son oeuvre, une oeuvre française, bien française, et bla bla bla..." Les petites bonnes en frémissaient d'aise! Tino Rossi pouvait aller se rhabiller! "En Algérie française, comme en Nouvelle-France, ce sont les Français qui ont planté la croix dans une terre païenne, les Français dont les fils, aujourd'hui encore, répandent leur sang généreux pour sauvegarder l'ordre, la paix, l'Église, la civilisation, *et coetera*..." Enfin, les Canadiens-français-catholiques comprenaient le problème algérien!

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, Alexandre Guillet devint un oracle. Le clergé lui donna le feu vert. Les ultra-nationalistes virent en lui l'éventuel successeur de Rumilly, en passe de devenir gaga. Les politiciens de L'Union Nationale se laissèrent charmer par cet intellectuel qui "parlait ben" et qui semblait de taille à se mesurer aux exécrables *gauchistes*.

Repoussé par l'*Action civique* — qui n'est pas précisément un mouvement de gauche — il hésite à rejoindre le groupe d'Arcand mais fait son nid dans le vague organisme fondé par les Vanier, les Richer et les Rumilly pour faire la lutte au *Rassemblement*. L'*Union des Journalistes de Langue Française* du Canada ayant eu la décence de ne pas l'admettre dans ses rangs, il s'arrange tout de même pour se faire nommer (avec — ô coïncidence! — Raymond Barbeau) délégué pour le Québec auprès d'un certain *Syndicat des Journalistes et Ecrivains* de France.

Il est professeur à l'Institut Pie XI et au Grand Séminaire, il donne des conférences aux jeunes filles et comble enfin les voeux des malheureux réalisateurs de Radio-Canada en quête de *droitistes* capables d'exprimer autrement que par des hoquets le point de vue de l'Union Nationale.

Au cours de la campagne électorale de 1956, c'est le penseur au verbe sonore, moins utile sans doute que les hurleurs des *hustings* mais, comme les parvenus trouvent fashionable d'accrocher un tableau de maître dans leur salon rococo, ces messieurs de la Caisse électorale jugèrent séant d'avoir au moins un discoureur qui savait manier les fleurs de rhétorique. Ce fut l'apogée d'Alexandre.

RETOUR À ALGER

Puis, de Gaulle revint. Enfin, le fougueux pourfendeur des collaborateurs *avait compris*. C'était la vengeance du *Petit Marseillais*...

Plus rien n'empêchait Alexandre Guillet de rentrer en France, d'aller humer cette "politique de grandeur", de retrouver la *vraie* France, celle du Maréchal Pétain que les ultras d'Alger venaient de confier... au général de Gaulle.

D'ailleurs, en dehors des périodes électorales, l'Union Nationale avait tendance à négliger le Guillet. Ses prônes sur "les horreurs des fellaghas" et même sur "le complot gauchiste" se vendaient de moins en moins bien. A la fin, seules *Nouvelles et Potins* achetaient encore du Guillet. Pour un ancien du *Petit Marseillais*, c'était vexant.

Toujours est-il que notre grand champion de l'ordre et notre courageux défenseur de l'autorité repassa les mers. Son instinct d'homme pacifique le conduisit droit à Alger où il tomba dans les bras des Lagaillarde et des Ortiz, autres éminents champions de l'ordre et courageux défenseurs de l'autorité, comme chacun sait.

L'expérience acquise à Radio-Canada, aux frais des contribuables de droite et de gauche, sa situation de victime des communistes et des anti-français du Québec firent excellente impression sur les directeurs de la Radio-télévision française à Alger et on confia à Guillet la direction du *Journal télévisé*. Enfin, notre pacifique pouvait jouer un rôle à sa taille. Le jour de la révolte, il était là, sur la barricade... dans le petit écran. "De Gaulle au poteau!" Ah! la joie de venger *Le Petit Marseillais*...

Mais de Gaulle, un *droitiste* modéré, (de cette sorte qu'on appelle *gauchiste* dans le Québec) dé-

cida, lui aussi, qu'il était pour l'ordre, son ordre à lui. On sait la suite: les amis de Guillet ont été arrêtés, lui-même a été révoqué de ses fonctions de directeur du *Journal télévisé*. Selon une rumeur non confirmée, l'ex-professeur de notre estimable Institut Pie XI serait derrière les barreaux. Espérons que la rumeur ne soit pas fondée. "Etant donné l'individu" — comme a dit l'hon. Davie Fulton en parlant de Raymond Barbeau — il serait ridicule de lui fournir l'occasion de se dire persécuté.

D'autant plus que nous aurons des élections provinciales d'ici peu et que nous risquons fort de voir réapparaitre à Montréal notre Rumilly au petit pied. Vous pariez combien?

* * *

Pour apaiser les foudres des conservateurs et des duplessistes, les réalisateurs de Radio-Canada en sont réduits à nous servir du Louis Jargaille, du Julien Morissette, du Raymond Barbeau, voire du Laganière. Quel soulagement si un Alexandre Guillet revenait, paré de l'auréole de martyre, défendre avec sa faconde irrésistible la doctrine sociale de l'Eglise, l'ordre établi et l'autorité des élus.

En cette heure grave où "l'infiltration gauchiste à Radio-Canada" et ailleurs nous mène droit à l'anarchie, à l'athéisme et au communisme, le retour d'Alexandre Guillet aurait quelque chose de providentiel.

Et cette fois, espérons que Monsieur Philippe Garigue ne se le fera pas *souffler* par l'institut Pie XI et qu'il s'empressera de lui offrir une chaire à la Faculté des Sciences Sociales.



Des concepts à reviser

Roland Parenteau

LA hausse récente des tarifs d'hospitalisation à Montréal met de nouveau en vedette un problème qui ne cesse de tracasser aussi bien les petits salariés aux prises avec de "grosses maladies" que les administrateurs d'hôpitaux forcés de combler un déficit toujours renaissant, en dépit de prodiges d'ingéniosité pour accroître les recettes. Pourtant, les solutions proposées ne manquent pas. Ainsi on réclame de plus en plus un système généralisé d'assurance-santé. Les hôpitaux, de leur côté, se plaignent des nombreux comptes impayés, de l'insuffisance des subventions de l'Assistance publique et se tournent vers les autorités gouvernementales pour obtenir secours et assistance.

Il faut avouer cependant que jusqu'à maintenant on n'est guère allé au coeur du problème. On s'est contenté de trouver des moyens de faire payer les "autres". En d'autres termes, on a toujours essayé de résoudre la question des soins médicaux uniquement en déplaçant le fardeau financier d'un organisme à l'autre ou d'un individu à l'autre.

LE PROBLEME

De quoi s'agit-il en effet? Etant donné une population déterminée, affectée d'un certain taux de morbidité, et en tenant compte du niveau présent de la technique médicale, le volume des soins médicaux atteindra un certain total que nous fixerons à $200 millions par exemple, pour fins de discussion. Ce fardeau financier est partagé à l'heure actuelle entre les malades eux-mêmes, les organismes d'assurance, qui se remboursent évidemment auprès de leurs assurés, les gouvernements, et peut-être les communautés religieuses, dans la mesure où celles qui sont propriétaires d'hôpitaux puisent dans leur propre patrimoine pour combler les déficits de ces hôpitaux, si déficits il y a. Sur ce dernier point toutefois aucun renseignement n'est disponible.

Certains seraient peut-être tentés d'inclure la contribution des médecins qui soignent gratuitement les indigents. On ne peut pas considérer ces soins comme un fardeau net, puisqu'ils n'entrainent aucune dépense et qu'au surplus on peut présumer que les tarifs exigés des malades "payants" tiennent compte des soins gratuits accordés à quelques autres. Ce qu'il importe de considérer ici, c'est le niveau de la rémunération globale échéant à chacun, plus que la correspondance entre soins donnés et paiement exécuté par chaque individu. Dans les dépenses de consommation, le secteur des soins médicaux est certainement celui où les transferts de cette sorte sont le plus abondants.

REPARTIR LE COUT

Il est facile de voir que, quelle que soit la façon dont on tourne la question, quelqu'un doit solder la note. Et sous réserve de la part qui pourrait venir des communautés hospitalières, comme je le mentionnais plus haut, tout en définitive doit être payé par le grand public, malades ou contribuables. Ici se posent précisément des problèmes de répartition qui ne sont pas faciles à résoudre.

Mais j'estime qu'on devrait aller plus loin et chercher s'il n'y aurait pas moyen de réduire le fardeau lui-même, ou du moins d'accroître en quantité et en qualité les soins médicaux accordés pour la même dépense globale. C'est une avenue qu'on a très peu explorée jusqu'à maintenant, du moins de façon systématique, préoccupé qu'on était de soigner les malades, sans trop s'inquiéter de ce qu'en serait le coût ni de savoir qui en supporterait le fardeau. Depuis quelques années, devant la montée en flèche du coût de la maladie,

on constate avec stupeur que dans certains cas celle-ci prend l'allure d'un désastre financier. D'où les accusations d'exploitation distribuées à droite et à gauche, parfois avec raison, parfois fort injustement. Il est temps qu'on se rende compte que les soins médicaux, qu'on les envisage pour les individus ou l'ensemble de la collectivité, n'ont pas qu'une incidence médicale.

GASPILLAGE

On se trouve ici en présence d'un phénomène de gaspillage collectif et involontaire dont personne ne profite en réalité. Cette affirmation ne veut pas dire nécessairement qu'on doive mettre en doute par exemple la compétence et l'intégrité des administrateurs d'hôpitaux. Tous sont prisonniers d'un système qu'il est loisible aux experts médicaux de trouver satisfaisant, sur le plan médical. Sur le plan économique, ce n'est pas du tout le cas, et on se fait de graves illusions en croyant que l'assurance-maladie ou des subventions gouvernementales régleront le problème. Elles déplaceront sans doute le "bobo". Les hospitalisés auront l'impression que les jours où la maladie coûtait cher sont définitivement révolus.

Mais ils se plaindront par ailleurs, sans trop savoir pourquoi, que leur feuille de paie hebdomadaire se trouve de plus en plus amputée par les impôts et les cotisations de toutes sortes. C'est ailleurs, à mon sens, qu'il faut chercher une solution, ou du moins une partie de la solution.

UNE ENQUETE S'IMPOSE

Il faut espérer que tous les organismes médicaux ou para-médicaux — et j'inclus les fabricants de produits pharmaceutiques — mettent autant de zèle à comprimer leurs coûts de production et le prix de leurs services qu'à guérir la maladie. Mais pour cela, il conviendrait de reviser entièrement toute l'économie de l'hospitalisation et de la thérapeutique; en d'autres termes, de planifier tout ce secteur de l'activité économique. Je ne vois pas pourquoi l'Etat estime de son devoir d'exercer une surveillance sur la distribution de l'électricité et le transport en commun et s'en lave complètement les mains — du moins officiellement — quand il s'agit des soins médicaux. Ceux-ci correspondraient-ils à des besoins de moindre nécessité?

Il reste évidemment à trouver les moyens d'action les plus eficaces pour obtenir le maximum de résultats avec le minimum de ressources. Un tel objectif ne peut être poursuivi si l'on ne possède pas tous les renseignements pertinents. Une enquête d'envergure s'impose donc sur la question: pas une étude à la sauvette faite par des pseudo-experts, mais une enquête publique où tous les points de vue auraient la chance de se faire valoir. Tant qu'on n'en sera pas arrivé là, aucune solution ne saurait être satisfaisante.

★

Oraison funèbre devant le cadavre du ridicule

Jean Paré

> *"Quand une lecture vous élève l'esprit, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage."*
>
> *La Bruyère*

LE ridicule est mort. On est puni là par où on a fauté; après avoir tellement tué... le ridicule est mort, et un hasard quelque peu canaille, certainement forte tête et de mauvais esprit, m'a fait découvrir le crêpe noir qu'on a jeté sur son cadavre. C'est une liste annotée, revue et corrigée, *ad usum Quebecensium,* de la collection "Le Livre de Poche", "liste noire" distribuée par la maison d'édition, de distribution, de vente et de direction spirituelle Fides, aux "libraires, bibliothécaires, maisons d'enseignement et familles." Vis-à-vis chaque titre, un sage-homme a accouché d'une impressionnante collection de: *TB, Pour tous, Adultes, Réserves, Dangereux, Mauvais,* et d'un "ne vendons pas" qui élimine toute différence entre *Dangereux* et *Mauvais.*

AU FIL DE L'EPAIS

O ratés fratres. Voyons cette liste. Départ foudroyant. Les 13 (chiffre du malin) premiers ouvrages sont sabrés. Seule exception *l'Huile sur le Feu,* de Bazin-neveu, dont le reste de l'oeuvre est exécrable. On aurait eu plus d'égards pour les sucreries de l'homonyme-tonton si les outrages du temps l'avaient épargné. Hélas! Il fut "l'à-terre qui meurt"!

Adoncques, voilà Aragon, Aymé, Balzac rayés de l'histoire des littératures. Bernanos, à titre d'écrivain catholique probablement, est *dangereux* et nous *ne vendons pas,* si ce n'est *Le Journal,* avec des *réserves.* Camus, rue Saint-Jacques (est), c'est "la peste". Cesbron encourt à demi le venin des Pères Fides.

Cendrars est décapité, Giono écartelé, Julien Green esquinté, Cocteau déchiqueté et Colette, cette éleveuse de chats, — une vraie anglaise! — pulvérisée. Dostoievsky chassé en Sibérie, Faulkner à Sing-Sing, Yves Gibeau à la caserne, et Gide, là où Mauriac veut qu'il soit.

Ce malheureux auteur du "Mystère *de* Frontenac" *(sic)* n'est pas épargné pour autant. Comment le serait-il alors que Constantin-Weyer et Cronin, Druon et Koestler ne le sont pas? Alors que le doux et limpide Daniel-Rops, malgré son odeur d'encens, appelle des "réserves"? Alors que seuls les "adultes" peuvent lire *Le Chant de Bernadette* et... *Le Journal d'Anne Frank!* Et *La Princesse de Clèves...* On en clève de rire.

LA MORT AUX DENTS

Graham Greene, Huxley, Kafka, que voilà de sinistre pousse-crayons! Et même Vercors avec

son *Silence de la Mer,* que le Département de l'Instruction Publique avait pourtant accepté comme texte à étudier dans les classes de 10e et 11e année (avant de le rejeter sous prétexte qu'on y trouve une nomenclature de titres moins inoffensifs!) Hemingway, à l'exception de son *50,000 dollars,* comme il se doit dans une société qui vénère les $$$, se fait sauvagement encorner.

Kazantzaki est "recrucifié", comme lui-même a osé le dire. De Malaparte, Proust, Romain Rolland, point n'est besoin de préciser. Son affection pour de Gaulle n'a pas valu de pardon à Malraux, ni sa biographie du curé d'Ars à Michel de Saint-Pierre qui doit se frapper d'être relégué avec les mécréants. Montherlant? quel est ce torero? Pagnol? sa truculence n'est sans doute pas de mise, et Topaze est un individu dangereux!

Saint-Exupéry? Très graves "réserves". O petit Prince, allumeur de révérends pères, quand on te logera au "Livre de Poche", remonte vite avec tes amis enfants sur ta petite planète pour les arracher aux redoutables éteignoirs de réverbères! Zweig, Wasserman, Yourcenar, beau trio de beaudets. André Maurois: dangers des discours du Dr O'Grady. Zola termine la liste comme elle avait commencé, en "assommoir." C'est la "curée", (sans jeu de mots), c'est "le rêve", (mauvais), comme on dit, c'est "la bête humaine", c'est "la débâcle"...

Même l'histoire, les récits de voyage, ou les soins domestiques à donner aux animaux sont des activités qui encourent les foudres de la guerre. Le Daniel-Rops des bibliades et *Cuisine pour tous,* comme l'indique son titre, sont recommandables, ainsi que *La Chasse et le Gibier* et *La Pêche et le Poisson,* titres qui laissent songeurs! Mais on réserve aux adultes des pense-bête comme *Votre chien, Beauté service, Comment se faire des amis,* avec *Naufragé volontaire* de Bombard, *L'Homme, cet Inconnu,* de Carrel, et *Le Monde du Silence,* du capitaine Cousteau.

A travers les débris qui jonchent ce champ de bataille erre une pléiade de gens moins connus qui n'ont pas échappé à l'homme-au-couteau-entre-les-deux-oreilles. Le voilà, le "monde du silence". Et celui-là est recommandable...

Que faut-il donc aux Fides Castro de la censure? La Semaine de Suçette? La comtesse Rostopchine? Zénaïde Fleuriot (analphabètes seulement)? Mes Fish? Ou rien du tout?

O *guides* des éducateurs et des libraires! Que trouverait-on dans les bibliothèques si vous aviez le pouvoir que vous humez impatiemment? On me répondra, sans doute, parmi d'autres inepties (relire Rumilly ou Dagenais, André) que chacun est libre de vendre chez lui ce qu'il lui plaît de vendre. Bien sûr. Et je tiens à cette liberté, pour le jour où je voudrai tenir un étal de viande de butor, et n'y vendre que la plume et les os!

CENSEURS POUR L'ÉCHAFAUD

Depuis longtemps, sinon depuis le début du quaternaire, la littérature au Canada n'a pas eu d'existence autonome, mais seulement, comme tous les autres arts, une sous-existence parasitaire que ne peuvent justifier que des raisons apologétiques. On pense à ces collèges, et il doit en rester ne serait-ce que pour faire concorder l'activité commerciale et l'activité pédagogique de certaines communautés, où l'Histoire de la Littérature est une suite de bonds d'un écrivain "convenable" à son successeur chronologique, le reste étant des gâcheurs de papier, d'âmes et d'encre.

Si la lecture devenait une maladie endémique, ne naîtrait-il pas des adultes, au sens non *fidèsien* du mot? Et ces adultes, brandissant un fanal, ne se mettraient-ils pas à chercher, comme Diogène?

Et puisque où il y a Diogène, il n'y a plus de plaisir...

★

Sans commentaire

"NOTRE" Doctrine Sociale, il y a 40 ans...

"...L'antisémitisme, tel que l'entendait saint Thomas d'Aquin et tel que le pratiquèrent les Papes, devrait être, dans la mesure permise par les conditions actuelles de la société, le programme de tous les pays chrétiens".

Mgr L.-A. Paquet: Droit Public de l'Eglise, Principes généraux, p. 278-279. (Québec, 1916)

"NOTRE" Doctrine Sociale, il y a 30 ans...

"Seuls les pères de famille, à savoir ceux qui représentent la famille actuellement ou virtuellement, sont proprement et directement des citoyens; les autres à savoir l'épouse et les enfants, n'appartiennent à la cité que par l'intermédiaire de la famille... Seuls les citoyens peuvent avoir des droits politiques. Donc, les femmes, n'étant pas citoyens proprement et immédiatement, ne peuvent avoir de droits politiques, par exemple celui d'élire les députés."

Abbé S. A. Lortie: Elementa philosophiae christianae, T. III, p. 347. (Québec, 1929.)

(A comparer avec les textes de Pie XII sur le devoir qu'ont les femmes de s'occuper activement de politique, v.g. Allocution du 21 oct. 1945.)

Avec l'énergie du désespoir Borduas a vécu ses rêves

Guy Viau

PERSONNE n'a encore écrit l'histoire et la préhistoire de l'Automatisme au Canada. Le Robert Rumilly des Arts n'est pas encore né; on ne s'en plaint pas et on se méfie de celui qui ne manquera pas de venir un jour. Il lui faudra une bonne dose d'honnêteté et le sens de la divination, ce qui est beaucoup demander à un Robert Rumilly, quel qu'il soit. Car l'histoire de l'Automatisme, c'est d'abord l'histoire d'un sentiment: sentiment de révolte obscure et exaspérée contre la condition faite à l'homme d'ici par l'entraînement conjugué d'une civilisation rationnelle et mécanique et d'une conjoncture historique particulièrement étouffante.

LE REFUS GLOBAL

Voici comment Borduas, dès les premières lignes de *Refus Global*, définit cette condition:

"Rejetons de modestes familles canadiennes-françaises, ouvrières ou petites-bourgeoises, de l'arrivée du pays à nos jours restées françaises et catholiques par résistance au vainqueur, par attachement arbitraire au passé, par plaisir et orgueil sentimental et autres nécessités.

"Colonie précipitée, dès 1760, dans les murs lisses de la peur, refuge habituel des vaincus; là, une première fois abandonnée. L'élite reprend la mer ou se vend au plus fort. Elle ne manquera pas de le faire chaque fois qu'une occasion sera belle.

"Un petit peuple serré de près aux soutanes restées les seules dépositaires de la foi, du savoir, de la vérité et de la richesse nationale. Tenu à l'écart de l'évolution universelle de la pensée pleine de risques et de dangers, éduqué sans mauvaise volonté mais sans contrôle, dans le faux jugement des grands faits de l'histoire quand l'ignorance complète est impraticable.

"Petit peuple issu d'une colonie janséniste, isolé, vaincu, sans défense contre l'invasion de toutes les congrégations de France et de Navarre en mal de perpétuer en ces lieux bénis de la peur(c'est-le-commencement-de-la-sagesse!) le prestige et les bénéfices du catholicisme malmené en Europe. Héritiers de l'autorité papale, mécanique, sans réplique, grands maîtres de méthodes obscurantistes, nos maisons d'enseignement ont dès lors les moyens d'organiser en monopole le règne de la mémoire exploiteuse, de la raison immobile, de l'intention néfaste.

"Petit peuple qui malgré tout se multiplie dans la générosité de la chair sinon dans celle de l'esprit, au nord de l'immense Amérique au corps sémillant de la jeunesse au coeur d'or, mais à la morale simiesque, envoûtée par le prestige annihilant des chefs d'oeuvre d'Europe, dédaigneuse des authentiques créations de ses classes opprimées.

"Notre destin sembla durement fixé."

Mais à partir de cette révolte, l'Automatisme est bien davantage encore l'histoire d'une perception poétique de la vie et du monde et d'une libération des pouvoirs de l'imagination et de la sensibilité.

"Les consciences, affirme Borduas, s'éclairent au contact vivifiant des poètes maudits"... "Les réponses que (ceux-ci) apportent ont une autre valeur de trouble, de précision, de fraîcheur que les sempiternelles rengaines proposées au pays du Québec et dans tous les séminaires du globe.

"Les frontières de nos rêves ne sont plus les mêmes.

"Des vertiges nous prennent à la tombée des oripeaux d'horizons naguère surchargés."

Borduas n'était pas un théoricien. Il n'a pas conçu de traités de philosophie et de morale, il n'a pas édifié de systèmes, il en était bien incapable et c'est fort heureux. Ses manifestes restent négatifs. Ce qu'il voulait détruire était présent à ses yeux, ce qu'il voulait construire demeure mystérieux, inconnu. Cet illuminé fut, envers et contre tout, un homme d'action, un poète en action, dont les toiles résument, à chaque moment de son devenir, les tourments, les conquêtes, le dynamisme.

"Depuis des siècles, disait encore Borduas, les généreux objets de l'activité poétique sont voués à l'échec fatal sur le plan social, rejetés violemment des cadres de la société avec tentative ensuite d'utilisation dans le gauchissement irrévocable de l'intégration, de la fausse assimilation."

Fait inouï au Canada français, voilà donc un homme qui consent à faire table rase et, avec l'énergie du désespoir, il incarne ses rêves plutôt que de se résigner à une réalité qu'il refuse, il assume jour après jour une liberté exigeante et affolante plutôt que de seulement la réclamer ou de soupirer après elle. Le prix de cette liberté: une vie de misère et la mort solitaire.

UNE PRISE DE CONSCIENCE

Refus Global est accompagné d'un glossaire des mots utilisés couramment dans la langue du mi-

lieu, glossaire, soit dit en passant, dont les définitions sont parfois très prosaïques ou plus confuses que le terme défini. "Un tableau, y est-il dit, est un objet sans importance." Humour mis à part, on veut signifier que le tableau n'est qu'un tremplin et ne compte que par la pensée qu'il met en branle chez l'artiste et le spectateur. Encore ne s'agit-il pas d'une pensée qu'on peut réduire à des idées et définir par des mots, mais d'une prise de conscience intuitive. Borduas voulait découvrir "un vaste domaine inexploré, tabou, réservé aux anges et aux démons." Au refus global de l'ordre établi, c'est-à-dire du passé, il oppose la responsabilité entière de demain. Après une longue période de doutes, d'inhibitions, de labeur stérile et sans issue, marquée par la formation académique de l'Ecole des Beaux-Arts, l'incursion infructueuse chez Maurice Denis et dans le domaine de l'Art sacré, les recherches de facture et de composition poursuivies dans le sillage de Renoir, des Fauves et de Braque, Borduas pressent enfin, dans les dessins des enfants auxquels il enseignait, les pouvoirs de la spontanéité. Puis, le Surréalisme est venu, à point nommé, lui proposer, au moyen de l'écriture automatique, l'exploration d'une dimension nouvelle de l'homme.

Refus Global distingue trois modes d'Automatisme:

1 — "L'Automatisme mécanique produit par des moyens strictement physiques (comme la décalcomanie) et qui restent peu révélateurs de la personnalité de leur auteur."

2 — "L'Automatisme psychique: en littérature, écriture sans critique du mouvement de la pensée. En peinture, a surtout utilisé la mémoire. Mémoire des rêves, des hallucinations. (Dali.)"

3 — **"L'Automatisme surrationnel, écriture plastique non préconçue. Une forme en appelle une autre jusqu'au sentiment de l'unité ou de l'impossibilité d'aller plus loin sans destruction." Ee le glossaire ajoute: "En cours d'exécution, aucune attention n'est apportée au contenu. L'assurance qu'il est fatalement lié au contenant justifie cette liberté (Lautréamont.)" "Complète indépendance morale vis-à-vis l'objet produit"... "Tentative d'une prise de conscience plastique au cours de l'écriture"... "Désir de comprendre le contenu une fois l'objet terminé."**

"Ses espoirs: une connaissance aiguisée du contenu psychologique de toute forme, de l'univers humain fait de l'univers tout court."

L'AUTOMATISME

Soulignons que ce mode d'automatisme n'avait pas été pratiqué par les surréalistes européens et qu'il est né à Montréal et à New-York (L'*Action Painting* de Jackson Pollock) à peu près en même temps et sans que les peintres canadiens et américains se fussent concertés.

A relire ces lignes de *Refus Global*, on est frappé par l'insistance mise à souligner la part de l'intelligence dans l'élaboration de l'oeuvre alors que les adversaires de l'Automatisme, incapables d'apprécier les tableaux eux-mêmes, interprétaient ces explications dans le sens d'une démission totale et dégradante de l'intelligence. Il est pourtant clair, et pour plusieurs cela n'a jamais fait de doute, même au début, que l'écriture automatique n'était qu'un point de départ, une méthode de travail ne valant que par l'intensité de l'expérience visuelle et de l'intuition poétique de celui qui la pratiquait. Borduas partait du néant, mais il composait un microcosme. Il découvrait "un nouveau sens de la réalité."

Refus Global n'a pas marqué la fondation du mouvement automatiste, comme on l'a dit, mais son apogée et déjà le commencement de sa fin. Il est de la nature d'un tel mouvement de se nier dès lors qu'il arrive à se définir et de ne plus exister le jour où il parvient à maturité. L'Automatisme était essentiellement déblaiement préliminaire, recherche sans objet, risque absolu. Dans toute son extension, il a duré à peine une douzaine d'années, depuis l'exposition des gouaches de Borduas à l'Ermitage, en 1942, jusqu'à "La matière chante" chez Antoine en 1954, exposition à laquelle n'étaient acceptés, selon la prose fabuleuse du règlement, que "les travaux plastiques d'un caractère résolument cosmique, i.e. conçus et exécutés directement et simultanément sous le signe de l'*accident* qui donne la note exacte du chant de la matière..."

UNE IRRÉSISTIBLE DÉCONSTIPATION

Enumérer les nombreuses manifestations automatistes serait fastidieux et n'aurait de sens qu'en replaçant chacune d'elles dans son climat, avec son pouvoir de choc, ses amitiés, ses ruptures, ses implications psychologiques et morales, les réactions des critiques et du public et surtout, le sens des oeuvres et de leur évolution. Il faut cependant se rappeler que ces quelques années ont suffi à Borduas pour créer le mouvement artistique le plus créateur, le plus riche que le Canada ait connu et pour provoquer une irrésistible déconstipation intellectuelle et émotive sans précédent dans notre culture.

Tout ce qui nous reste maintenant, ce sont les oeuvres, *Or un tableau n'est pas un objet sans importance.* Il importe que nous interrogions des oeuvres et que nous nous interrogions devant elles, avec de plus en plus de lucidité et de moins en moins de retard.

A quelques années d'intervalle, Borduas est allé rejoindre dans la mort son vieux maître, Ozias Leduc, dont il avait déjà dit: "Je lui dois l'une des rares permissions de poursuivre mon destin." Leduc a donné un passé à la peinture canadienne. D'autres lui ont fourni un présent. Borduas lui a ouvert un futur.

★

Mon ami Léon Gérin

Jean-Charles Falardeau

"QUEL professeur prodigieux il eût été!" — Tel le fut mon exclamation lorsque je le quittai le jour de ma première visite à son appartement d'Outremont, à l'hiver de 1944. Combien de fois, par la suite, n'ai-je pas ruminé la même pensée, au fur et à mesure de nos rencontres, car le complaisant vieillard, durant les dernières années de sa vie, jusqu'en 1951, m'a honoré d'une amitié qui fut mon viatique. Non seulement je trouvais chez lui l'affectueuse simplicité, l'affabilité, l'érudition, mais je découvrais un homme qui, à quatre-vingts ans, parlait de ce qui avait été la passion de sa vie, la science sociale, avec une chaleur que je lui enviais. Non seulement je le voyais intéressé à ce que nous entreprenions à ce moment-là à Québec, mais j'avais le sentiment qu'il eût voulu être à notre place; qu'il nous enviait secrètement de participer à l'aventure de l'enseignement de la sociologie; qu'il regrettait silencieusement que cette aventure n'eût pas commencé cinquante ans, quarante ans, trente ans plus tôt. Mais il était venu trop tard dans notre monde. Non, plus exactement, son tempérament l'avait fait contemporain du reste du monde alors que notre milieu avait continué de tourner à vide.

Fils de l'auteur de *Jean Rivard* et petit-fils, par sa mère, d'Etienne Parent, il me reportait, par sa vie et ses souvenirs, à l'un des grands moments de notre XIXe siècle. En même temps qu'un enthousiasme renouvelé pour les sciences de l'homme, je trouvais à son contact la révélation de certaines étapes de notre évolution intellectuelle dont ne nous avaient parlé ni les manuels d'histoire, ni nos professeurs, ni personne. Par quels hasards l'ancien élève du séminaire de Nicolet avait-il découvert la sociologie? Comment se faisait-il que, jeune avocat, en 1886, il avait entrepris l'étude scientifique d'une paroisse de la campagne québécoise, Saint-Justin de Maskinongé? Pourquoi n'avait-il pas eu d'imitateurs, de disciples? Un dimanche d'été, à son domaine de Clairefontaine, près de Coaticook, il me raconta quelques épisodes de son chemin de Damas et de son chemin de croix: comment il avait rencontré, à Paris, en 1885, à l'Ecole de la Science sociale de la rue du Regard, Edmond Demolins et l'abbé de Tourville; comment, si tôt revenu au Canada, il avait cherché à appliquer les méthodes d'observation directe à notre milieu social; comment il avait cherché des collègues, rencontré l'apathie, surmonté l'incompréhension.

Et pourtant... Comment résister à la question qui s'impose malgré soi et ne pas se demander ce que fût devenue notre société si, en 1890, un Léon Gérin avait enseigné à l'université? Si, à la même époque, d'autres chaires universitaires eussent été occupées par les Errol Bouchette, les Edmond de Nevers, les Benjamin Sulte? Grâce à ces hommes, la face de notre province eût sans aucun doute été changée. Nous connaissions quelques-unes des raisons qui les ont empêchés d'être reconnus écoutés, suivis. Eux-mêmes ont établi, à temps et à contre-temps, l'inventaire de ces causes. Et, au cas où les choses n'auraient pas tellement changé, il est peut-être utile, pour nous de 1960, de les noter de nouveau.

Dans un mémoire sur *Notre mouvement intellectuel* présenté en 1901, à la Société royale, et surtout dans un brillant plaidoyer sur *La Vulgarisation de la Science sociale chez les Canadiens français*, daté de 1905, Léon Gérin analyse ces causes. Elles se ramènent à peu près aux suivantes: notre tendance à la spéculation stérile; le goût de l'impressionisme et du parti-pris; le besoin traditionnel de nous en remettre au politicien ou au prêtre pour la solution de nos problèmes individuels ou collectifs. "La valeur des groupes sociaux, écrit-il, est en raison directe du développement de l'initiative chez les particuliers qui les composent." Et il réagit contre ceux qui abordent les questions sociales "au hasard, et à travers les idées toutes faites de leur milieu ou de leur état de vie."

Il faudrait reproduire en entier une page, en particulier, dans laquelle Gérin décrit les bienfaits qu'entraînerait, directement ou indirectement, une meilleure connaissance positive des phénomènes sociaux. "Voici, par exemple, un père de famille... il sait qu'il importe de ne pas abuser à l'égard (des enfants) des procédés autoritaires et tutélaires..." Aux instituteurs, "la science sociale aura donné une conception de la vie, un goût de la réalité... qui développeront singulièrement leurs facultés et leur influence sur la jeunesse." Et le prêtre? continue Gérin, — "il saura faire la distinction entre la doctrine religieuse et les préjugés qu'il peut tenir de sa propre formation... il se gardera d'établir un antagonisme dangereux entre le dogme et les tendances des types (sociaux) les plus avancés de l'humanité." Quant à l'homme politique qui se sera familiarisé avec la science sociale, "est-il nécessaire d'ajouter qu'il aura une conception plus haute et plus juste de ses fonctions de législateur, une notion plus exacte du rôle de l'Etat?" Et je cite enfin cette remarque qui demeure d'une éternelle actualité: "L'agitation politique, même si elle réussit, n'aboutit qu'à la main-mise temporaire du groupe sur les faveurs de l'Etat, ou à l'adoption d'un texte de loi, qui a toutes les chances de rester lettre morte si les particuliers pour le bénéfice de qui il a été décrété ne sont pas en état d'en exiger l'application."

★

Faut-il réhabiliter la magie?

Marcel Rioux

EN vue de la préparation d'un ouvrage intitulé *L'Art Magique* qui devait prendre place dans une série de volumes consacrés à l'histoire de l'art, André Breton avait envoyé un questionnaire à plusieurs spécialistes dont certains anthropologues. Voici un passage de sa lettre en date du 9 octobre 1955: "Le Musée d'Ottawa est pour moi paré du plus haut prestige et sans doute la plus grande déception de mon séjour en Amérique a-t-elle été de ne pouvoir le visiter et m'y attarder comme j'eusse voulu. Je me console tant bien que mal avec quelques beaux masques ou objets de Colombie Britannique que j'ai pu réunir. Mais ce n'est pas là point de vue d'ethnologue et je m'en voudrais de vous indisposer..."

Je répondis partiellement au questionnaire de Breton mais comme ma réponse n'allait pas dans son sens et que je m'en serais bien voulu de l'indisposer, je la gardai pour moi. Je me permets de la publier ici parce que la question, sinon ma réponse, est toujours d'actualité.

LA QUESTION DE BRETON

La question de Breton à laquelle je répondis était ainsi formulée: "La magie, en tant qu'elle cherche, même empiriquement, à concilier et à conjuguer les puissances de la nature et celles du désir, court-elle par là la chance d'être réhabilitée, du moins dans son principe? Tiendrez-vous une telle réhabilitation pour périlleuse — voire désastreuse ou vous paraît-elle souhaitable?" Il n'est question dans ma réponse que de la magie des ethnologues, c'est-à-dire de techniques de coercition que certains peuples emploient pour forcer les puissances surnaturelles à agir selon leurs désirs.

André Breton s'est toujours intéressé passionnément aux pouvoirs du désir; il n'a pas voulu admettre que l'homme occidental fût arrivé au bout de lui-même et qu'il ne fallût plus rien attendre de ses facultés d'invention et de création. Il a voulu diriger sa quête de vérité au delà des limites de ce qui est communément reçu dans notre civilisation et il s'est demandé si la magie ne renfermait pas des pouvoirs que le rationalisme et le scientisme avaient laissés s'échapper. Alors que d'autres s'évertuaient à découvrir de nouvelles techniques de standardisation et cherchaient les moyens de dompter les mouvements irrationnels de l'homme, Breton a voulu chercher au delà de la raison raisonnante.

"O GRAND LAMA..."

Depuis longtemps, le surréalisme a groupé autour de lui plusieurs ethnographes que leur profession ont mis en contact avec des façons de penser et de sentir qui semblent se situer aux antipodes des nôtres. *La Revue Surréaliste* d'avril 1925 publiait cette adresse au Dalaï-Lama qui recueillait l'approbation de certains ethnographes français: "Nous sommes tes très fidèles serviteurs, ô grand Lama, donne-nous, adresse-nous tes lumières dans une langue que nos esprits contaminés d'Européens peuvent comprendre."

Il serait peut-être intéressant — autant pour dissiper un malentendu que pour connaître la genèse de certaines attitudes — de nous demander comment ces deux groupes en sont arrivés à l'état d'esprit qui peut expliquer leur démarche auprès du Dalaï-Lama. Comment — si l'on pose la question en termes plus généraux — certains Occidentaux en sont-ils venus à rejeter leur civilisation et à rechercher dans des cultures exotiques ou primitives une vérité qu'ils dénient à leur propre civilisation?

UN EFFORT DE SYMPATHIE

Depuis ses débuts, au milieu du siècle dernier, l'ethnographie s'est voulue révolutionnaire. Son fondateur, l'anglais Tylor, voulait engager la bataille contre la caste sacerdotale qui avait, selon lui, usurpé le prestige intellectuel en Occident. La découverte de façons de vivre et de valeurs différentes de celles de l'Europe avait produit un choc chez les intellectuels des XVIIe et XVIIIe siècles; ils s'étaient rendu compte que l'humanité et ses civilisations représentent une mosaïque aux tons extrêmement variés et que la vérité n'est pas l'apanage de la seule Europe; ils s'étaient rendu compte que chaque civilisation, chaque culture est l'actualisation d'un certain nombre de possibles et qu'aucune ne peut prétendre à les inclure tous.

Pour nous, leurs héritiers du XXe siècle, la civilisation occidentale n'est qu'une civilisation parmi une infinité d'autres. Nous ne croyons plus que tous nos choix ont été les meilleurs et que les peuples qui diffèrent de nous ne sont que des barbares et des sauvages. Nous avons appris à respecter les valeurs et les credos étrangers. L'effort de sympathie et de compréhension qu'ont dû faire les ethnographes pour pénétrer les sociétés dites primitives qu'ils étudiaient ont quelquefois conduit un certain nombre d'entre

eux à rejeter la civilisation occidentale et à exalter ces façons de penser et de sentir; ceux-là ont accepté tout le surréalisme.

CARACTERE ARTIFICIEL DE NOTRE CIVILISATION

Cette vérité que les ethnographes ont découverte en s'évadant de leur culture et en s'identifiant avec les peuples qu'ils étudiaient, les surréalistes et les poètes y sont arrivés en allant jusqu'au bout de la civilisation occidentale: ils ont retrouvé, en se dégageant de leur masque de civilisés, certaines valeurs humaines que nos sociétés ont laissé tomber en cours de route. Quelques poètes ont conservé ou ont redécouvert cet héritage que les surréalistes ont repris à leur compte et dont ils ont recherché systématiquement l'élargissement. Moins astreints au conformisme et à la mécanisation ambiants que leurs contemporains, Breton et son groupe ont voulu retrouver cet état de grâce poétique qui semble incompatible avec le climat artificiel de la civilisation du XXe siècle. C'est donc ce désir de retrouver ce paradis perdu des premiers âges qui a poussé ethnographes et surréalistes à s'intéresser aux sociétés primitives.

On a parlé du caractère d'inauthenticité dont la civilisation occidentale est frappée; inauthenticité dans les rapports entre individus, avec la nature et avec soi-même. Même Weiner, le grand spécialiste de la cybernétique — donc un scientifique pur — donne raison à ceux qui se plaignent de ce caractère artificiel de la civilisation occidentale. Selon lui, les communautés urbanisées contiennent moins d'information en disponibilité que celles des petites communautés élémentaires; les communications ne s'effectuant pas généralement de personne à personne, les relais, sous forme d'imprimés et d'autres communications non-personnelles étant extrêmement nombreux, les individus sont frustrés de contacts humains.

Certains pays hautement urbanisés comme les Etats-Unis, pour remédier à cette carence, ont voulu rétablir des systèmes de relations communautaires en fondant des associations dont le but est d'accroître les relations entre les individus; les résultats sont loin d'être satisfaisants.

LE DESIR DE DEPASSEMENT

Ces remarques ne veulent souligner qu'un des aspects du problème, le plus fondamental peut-être, celui qui explique comment naît cette insatisfaction qu'éprouvent un certain nombre d'individus au sein de la civilisation urbaine de l'occident. De ce point de vue-là, les sociétés primitives offrent le maximum d'authenticité et il n'y a pas à se surprendre si on est quelquefois allé y chercher cette vérité dont nos sociétés semblent dépourvues. A cause de son caractère ésotérique très marqué, la magie représente l'un des éléments les plus frappants et les plus attirants de ces sociétés.

Serait-il souhaitable de réhabiliter ces formes de penser et de sentir? Serait-ce un moyen de restituer à l'Occident certaines vertus dont on l'accuse d'avoir perdu la trace? Je soutiens qu'à chaque forme de civilisation doit correspondre sa forme spécifique de dépassement; essayer de plaquer des formes primitives sur nos façons de penser et de sentir ne mène nulle part. Isolée de son contexte culturel, la magie ne saurait représenter un élément positif. Ce n'est pas la magie comme telle qui représente l'élément constant de l'esprit humain; c'est plutôt le désir de dépassement qui existe dans toutes les sociétés et auquel doivent correspondre des formes spécifiques adaptées à chacun de ces âges de l'humanité.

On a soutenu et on peut validement le soutenir, semble-t-il, que tout acte d'imagination est un acte magique, une prise de possession de l'objet désiré. Et voilà, semble-t-il, un des éléments les plus importants pour expliquer l'évolution et le progrès des sociétés: la faculté de pouvoir imaginer comme possibles des choses et des états qui n'existent pas dans la réalité. Ce qui diffère de société à société, ce sont les choses imaginées et désirées ainsi que les techniques mises en oeuvre pour les rendre réelles. Or, les croyances et les pratiques magiques ont essentiellement pour but de forcer les puissances surnaturelles à se conformer aux désirs des individus au bénéfice desquels les rites sont conduits; la magie est essentiellement pragmatique et contribue à diminuer l'angoisse que fit naître l'incertitude d'une situation dont l'homme ne peut contrôler toutes les coordonnées. La plupart des personnes qui se sont intéressées à la magie l'ont mise en parallèle avec la religion et la science. La religion et la magie forment un continu d'où l'un et l'autre émergent comme complexes différenciés dans des sociétés assez évoluées.

D'ailleurs, religion et magie ont tendance à évoluer avec les sociétés et à changer de nature et de fonction. Vouloir réintroduire la magie, c'est retourner à un pôle de l'activité humaine que la science a maintenant pris en charge et dont elle s'acquitte très bien; c'est retourner à des techniques d'action sur la nature et les puissances surnaturelles que la religion et la science ont monopolisées dans notre civilisation. Il faut tourner notre attention sur l'homme lui-même et découvrir des formes de dépassement qui correspondent à la sensibilité d'un monde en voie d'universalisation.

Douter de l'avantage et même de la possibilité de réhabiliter la magie n'est pas condamner l'oeuvre du surréalisme, le seul mouvement révolutionnaire qui remet en question non seulement notre système politico-économique mais toute la destinée de l'homme. Même si on lui enlève le mirage de l'exotisme et de l'ésotérisme, la démarche de Breton reste infiniment séduisante.

★

CHRONIQUE DU TEMPS PERDU

Le coeur de Molière

Yerri Kempf

JE posais dans ma dernière chronique la question: "Et si Molière revenait, qu'écrirait-il?" Or l'incroyable s'est produit, Molière est revenu et il nous donne un nouveau chef-d'oeuvre: *Le Misanthrope*. Le théâtre de boulevard, que d'aucuns traitent de si haut, a reçu là un soutien de qualité. La nouvelle pièce de l'auteur des *Femmes savantes* brille en effet de tous les feux de l'esprit parisien. Leçon de savoir-vivre, exercice de cruauté, le *Misanthrope* est aussi et avant tout un furieux chant d'amour. Autour de cet adorable miroir aux alouettes qu'est Célimène, tous les oiseaux du ciel se sont donné rendez-vous et le gazouillis des petits marquis se mêle au cri d'Oronte le Paon. Et c'est au milieu de tout ce caquetage que Célimène s'ébroue, virevolte, charme... Elle recueille tant d'hommages le plus naturellement du monde, sans trop distinguer les uns des autres, sinon pour les moquer. Pourtant la sérénade pathétique qu'Alceste lui joue de toute son âme devrait la toucher davantage. Elle feint d'ailleurs de l'être. "Vous me trompez sans doute avec des mots si doux..."

Mais Molière ne trompe pas, il connait trop bien le miroir aux alouettes et, à la fin de la pièce, Alceste lui-même ne peut plus avoir de doute. Sa terrible passion l'isole plus définitivement que sa misanthropie. Jacques Dumesnil, interprète éblouissant du personnage, trouve à ce moment-là des accents que seuls les plus grands savent inventer et la voix de l'homme au coeur de cendres résonnera encore longtemps dans notre mémoire. Même Célimène semble un instant ébranlée. Court instant... Déjà elle s'en va, sans oublier sa cape rouge de l'amour de tous les Alcestes. Et le rideau tombe sur une des plus merveilleuses soirées de théâtre qu'il m'ait été donné de voir. Mise en scène, interprétation, décor, costumes, tout concourt à créer le sentiment de perfection qu'on éprouve. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est de pouvoir se dire que, dans quelque trois siècles, d'autres publics sauront, grâce au Misanthrope, comment nous vivions, comment nous aimions en 1960. Or ce miracle s'explique. Il a même un nom puisqu'il s'agit du coeur de Molière.

LA CHAUMIÈRE DES APPRENTIS-SORCIERS

J'aime beaucoup la Boulangerie. Chaumière plutôt que palais, c'est un lieu où l'Esprit du Théâtre ne cesse de brûler. Après Ionesco et Dostoiewsky, voici que Kleist a choisi d'y revivre. On sait que ce poète, l'un des plus grands du romantisme allemand, a profité d'un jour de pluie pour composer une savoureuse comédie en s'inspirant d'un tableau de Debucourt: *Le juge ou la cruche cassée*. Il avait alors 24 ans et déjà du génie. Il ne fallait en effet rien moins que du génie pour réussir pareille entreprise. A partir de quelques personnages, aussi conventionnels que possible, le juge, la paysanne, une belle fille en pleurs et son soupirant, Kleist a jeté sur les planches des êtres extraordinairement vivants. Le juge est devenu un certain juge Adam, la paysanne a nom Marthe Rull... Bref chaque personnage a été bourré de vie et a pris un ton et une saveur particuliers. Les Apprentis-Sorciers ont apporté à la réalisation du spectacle de *La cruche cassée* non seulement leur ferveur, mais aussi leur goût de l'invention scénique et leur sens de la stylisation comique. Plutôt que de nous imposer une évocation historico-réaliste, ils nous entraînent dans une salle de justice des plus fantaisistes et la comédie s'y fait légère, bondissante, irrésistible... Bien que la diction de certains interprètes — des amateurs, ne l'oublions pas! — laisse à désirer, le miracle a lieu et le public ne s'ennuie pas un instant: Kleist et les Apprentis-Sorciers transforment la chaumière de la rue Lanaudière en palais de rire.

★

Story on page one

Pierre Juneau

DANS un des textes les plus intéressants publiés au Canada sur le cinéma, Gilles Marcotte (1) parlait de la critique sociale au cinéma américain. Il s'était "particulièrement attaché, disait-il, au *thriller* et à ses dérivés parce qu'ils lui paraissaient exprimer plus profondément que tout autre le drame fondamental de la conscience américaine. Si la véritable tragédie doit apparaître au cinéma américain, je suis convaincu que c'est de là qu'elle viendra et non pas des bluettes néo-réalistes de Paddy Chayefsky, et moins encore des lourdes complaisances où s'ébattent les héros de Tennessee Williams et d'Arthur Miller."

---

(1) Trois aspects du cinéma américain. G. Marcotte — Le Centre diocésain du cinéma de Montréal.

Le dernier film de Clifford Odets, *Story On Page One,* illustre précisément ce très juste commentaire de Gilles Marcotte. L'on se souvient que Clifford Odets était le scénariste de *Big Knife,* ce film féroce de Aldrich sur les milieux cinématographiques américains et plus encore peut-être sur le cynisme de certains hommes d'action. On se rend compte en voyant *Story On Page One* que, sans Aldrich, *The Big Knife* aurait sans doute été un navrant mélodrame.

The Story On Page One raconte le procès d'une femme, Rita Hayworth, faussement accusée d'avoir assassiné son mari avec la complicité de son amant. Venant quelques semaines après le superbe procès de Preminger dans *Anatomy of a Murder,* le procès de Odets fait un peu figure de parlement-école. L'on pourrait épiloguer sur les gaucheries et les naivetés de la réalisation et sur l'effarante pauvreté de la photographie. Mais à mon avis, le film ne mérite l'attention qu'à un seul point de vue: il représente un exemple de moralisme libéral et de fausse critique sociale. Le moralisme traditionnel est ennuyeux; d'accord! Mais, comme disait Robert Lamoureux au sujet de sa grand'mère, on s'y était habitué, on y était fait. Si on veut nous l'enlever, il faudra le remplacer par quelque chose de valable. Moralisme pour moralisme, on aime mieux le vieux. En fait, tous les moralismes sont agaçants, qu'ils soient traditionnels, libéraux, démocratiques ou socialistes. Ils se caractérisent, semble-t-il, par la facilité dans l'analyse, le jugement et la solution des problèmes ou des mystères. D'ailleurs, le moralisme n'est-il pas la négation du mystère?

Il y a quelques années, un film suédois intitulé *Elle n'a dansé qu'un seul été,* ayant surmonté les nombreux obstacles habituels, et ayant fini par atteindre, grâce à la télévision, les auditoires locaux, avait suscité beaucoup de discussions sur ce sujet. Certains y voyaient une oeuvre artistique et un vigoureux plaidoyer anti-conformiste, d'autres, dont j'étais, y avaient vu quelques beaux mouvements de caméra, mais un mièvre film opposant au moralisme puritain et morbide d'un pasteur luthérien, la morale sentimentale et prévertienne des tendresses adolescentes au soleil de minuit. D.H. Lawrence, dans le décor plus humide des forêts anglaises, s'exprimait avec autrement de vigueur.

Le film d'Odets commence gauchement mais avec une certaine originalité. On a d'abord l'impression qu'on va assister à la suite de *Anatomy of a Murder,* à une autre critique de la justice américaine. Le jeune avocat pressenti pour la défense ne dit-il pas à la mère de l'accusée qu'il est vain d'essayer de prouver l'innocence d'une inculpée si l'on ne dispose que d'un "budget" de $1,500. alors que l'Etat, pour prouver la culpabilité, dépensera $250,000.? Mais le "grand couteau" s'est ébréché et Clifford Odets le remet vite au fourreau. La charge la plus violente du film sera tout-à-fait dans le ton du plus pur moralisme contemporain. La mère de l'amant et présumé complice est une mère dominatrice qui a utilisé tous les moyens, fortune, crises de nerfs, maladie, pour conserver son fils et ruiner toutes ses tentatives d'évasion. Le jeune et valeureux avocat, psychanalisant la marâtre devant le jury, démontrera l'impuissance du fils et, partant, l'innocence de sa complice. Et le jeune homme de trente-cinq ans rejoint les héros mal-aimés et apitoyés de *East of Eden, Streetcar Named Desire, Cat on a Hot Tin Roof* et les reste de la ménagerie de Tennessee Williams, avant de trouver la paix dans les bras vieillis et presque maternels de Rita Hayworth.

★

Nos termes de sport

Jean Pellerin

JE lis avec une sympathie inégale les excellentes "Réflexions sur nos façons d'écrire et de parler" que signe, dans *Le Devoir,* M. Gérard Dagenais. Ce journaliste apporte une ardeur sincère à fustiger nos fautes de langage mais ne semble pas se rendre compte qu'il cède parfois aux travers d'un purisme vaniteux.

Il s'en prenait récemment (1) à certains termes présumés français fort répandus chez nous grâce au zèle concerté des chroniqueurs et des commentateurs du sport. Il dénonce, notamment, les mots *ligue, rondelle, bâton, lutte, joute.* Ces mots, souligne-t-il, n'ont pas, en français, le sens que nous voulons bien leur prêter et il va même jusqu'à insinuer que ce serait "une forme puérile de nationalisme" qui nous aurait induit dans "l'erreur d'optique qui nous fait croire que nous parlons français parce que nous nous servons de mots français... Même l'absurde a ses limites, ajoute-t-il. Le Français qui, plutôt que de traduire mal et de ravager sa langue, ne traduit pas et emploie le mot étranger a raison contre nous."

LA CHASSE AUX ANGLICISMES

Visiblement, M. Dagenais s'en prend, non sans raison d'ailleurs, aux apôtres de la refrancisation qui, au début du siècle, avaient mis plus de fougue que de compétence à faire la chasse aux anglicismes. C'est, à n'en pas douter, à cause des lexiques propagés par ces zélateurs que l'usage de

(1) cf **Le Devoir** du 25 janvier 1960.

la plupart des termes ci-haut censurés s'est répandu au Canada français. M. Dagenais nous soupçonne d'être "plus français que les Français" et il nous rappelle, dictionnaire en main, que quantité de termes étrangers ayant trait aux sports sont passés, presque sans altération, à la langue française. Ainsi, de l'anglais, l'Académie accepte *catch* (que nous appelons lutte), *match* (que nous traduisons par *joute*), comme jadis elle avait emprunté à l'Espagne quantité de termes particuliers à la tauromachie. Au surplus, signale-t-on encore, le phénomène contraire se produit dans le domaine de la cuisine où le français est reconnu langue internationale.

"Commençons, affirme enfin M. Dagenais, par ne pas tenter de faire dire aux mots français autre chose que ce qu'ils veulent dire. S'efforcer de créer ici une petite langue à nous seuls serait entreprendre de nous isoler du monde français... Le Québec n'est pas la France. Quand nous parlons d'usage, nous devons savoir que celui qui peut s'établir dans le Québec ne compte pour rien... en français. Pour nous, comme pour les Belges et les Suisses de langue française, le français ne peut être que celui de Paris."

Il y a ,ici, une assurance doctorale qui défie toute opposition. Et de fait, M. Dagenais a raison bien qu'on flaire un je-ne-sais-quoi d'excessif dans ses propos. Lui qui redoute l'absurde, ne se rendrait-il pas coupable d'une absurdité contraire? Mais, encore une fois, il a raison. Retranché derrière le dictionnaire de l'Académie, il se sait et se sent inattaquable, aussi, décrète-t-il savamment sur le ton professoral. C'est agaçant mais il a raison.

N'empêche que l'élève qui reçoit la leçon est furieux. Il est furieux mais il se tait, sachant bien d'expérience qu'on ne discute pas avec un professeur. Et pourtant...

Oui pourtant, M. Dagenais est plus qu'un professeur. Il désire, certes, qu'on le considère comme un linguiste de goût et de jugement, ce qu'il est assurément. Toutefois, dans les propos cités plus haut, il doit reconnaître qu'il est allé trop loin. Le professeur a dépassé la pensée du linguiste.

LE PEUPLE OU L'ACADÉMIE?

L'Académie n'accepte pas *joute, lutte, rondelle* dans le sens que nous l'employons? Et après? Si c'était l'Académie qui marquait du retard? Si c'était la faute de l'Océan Atlantique? Qui sait? Car enfin ,si, logiquement, la France intègre, dans son vocabulaire, certains termes anglais, espagnols, allemands ou italiens, on ne voit pas pourquoi elle refuserait d'examiner quelques néologismes de sémantique que lui suggère l'une de ses plus fidèles parentes selon l'esprit, c'est-à-dire, la province de Québec? On ne comprend pas pourquoi quelque quatre millions de Canadiens français se verraient refuser le "droit" de dire *rondelle, lutte, joute!* Même si le Québec n'est pas la France, il y a, ici, certaines particularités linguistiques qu'on ne peut condamner sans examen. Sur les bords du Saint-Laurent, comme sur les bords de la Seine, c'est le peuple qui fait la langue, et non le dictionnaire de l'Académie.

Si M. Dagenais veut rester conséquent avec sa thèse, qu'il propose *puck* et non *palet*, pour remplacer notre mot *rondelle*, et qu'il ne suggère pas *division* pour traduire l'anglais *league*.

Je parie que l'essentiel, ici, nous échappe. Nous avons peut-être tort, sur le plan de la langue, de considérer le Canada français comme une simple province française. Il ne faut tout de même pas oublier qu'un océan nous sépare de la France. C'est un accident géographique inéluctable qui isole forcément le Canada français de l'habitat linguistique propice à une soumission plus étroite à l'usage académique .Aussi, rien de plus gratuit que de reprocher au peuple son désaccord avec l'Académie. C'est bien plutôt l'Académie qui semble avoir du mal à suivre le peuple. Bien sûr, il ne s'agit pas de sanctionner toutes les fautes de sémantique qui se commettent, mais au moins, d'examiner les acceptions défendables qu'importe l'usage, et il me semble que c'est le cas des termes ici en cause.

UN ORGANISME INTERNATIONAL

Hélas, et c'est là, à mon sens, la difficulté majeure, il n'existe pas d'organisme international du vocabulaire français. C'est une anomalie quand on sait qu'il existe — hors de France et sous tous les climats — plusieurs communautés française importantes (Afrique du nord, Ile Maurice, Madagascar, Haïti, Canada français, etc.) L'empire des langues modernes déborde les frontières de leur pays d'origine. Il importe de plus en plus que la législation linguistique s'établisse à l'échelle de la planète. A défaut d'un organisme international du vocabulaire, le français est assuré de demeurer langue classique, mais il risque en même temps, de se figer prématurément et de devenir une langue morte.

En tout cas, moi, je m'inquiète du danger qu'on court en répétant toujours aux Canadiens français qu'ils parlent "joual". C'est exagéré un peu beaucoup. Nos pauvres compatriotes se sont fait ridiculiser longtemps parce qu'ils abusaient des anglicismes. Et voilà que maintenant, on leur prouve que les mots français qu'ils ont acquis de peine et de misère ne valent rien. N'y a-t-il pas danger que plusieurs aillent — non sans raison — jeter le manche après la cognée et dire: "Au diable la refrancisation puisque, de toute évidence, nous n'y arriverons jamais..."?

Ce réflexe est à craindre.

★

